MUSÉES

ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES

DE L'ALGÉRIE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

SOUS LA DIRECTION DE

M.-R. DE LA BLANCHERE

MUSÉE D'ALGER

PAR

GEORGES DOUBLET

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1890

DESCRIPTION DE L'AFRIQUE DU NORD
ENTREPRISE PAR ORDRE
DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MUSÉES
ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES
DE L'ALGÉRIE
ET
DE LA TUNISIE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION
DE
M.-R. DE LA BLANCHÈRE

MUSÉE D'ALGER

PAR
GEORGES DOUBLET
ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
1893

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND.

MUSÉES
DE L'ALGÉRIE
ET
DE LA TUNISIE

ALGER



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

DESCRIPTION DE L'AFRIQUE DU NORD

ENTREPRISE PAR ORDRE

DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MUSÉES

ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES

DE L'ALGÉRIE

ET

DE LA TUNISIE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE

M.-R. DE LA BLANCHÈRE

MUSÉE D'ALGER

PAR

GEORGES DOUBLET

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1893

RAPPORT

A MONSIEUR LE MINISTRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PAR

M. DE LA BLANCHÈRE

Membre non résidant du Comité des Travaux historiques et scientifiques,
Délégué en Algérie et Tunisie.

A MONSIEUR LE MINISTRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous soumettre, en même temps que ce rapport, le premier tome de la série des Musées et Collections de l'Algérie, *dont vous avez bien voulu me confier la publication. C'est la description du Musée d'Alger, par M. Doublet, ancien membre de l'École d'Athènes. Nous passerons successivement en revue, et promptement, les Musées de Constantine, d'Oran, de Cherchel, de Philippeville, de Lambèse, les collections publiques ébauchées dans quelques autres villes, et un choix de pièces importantes qui ne leur appartiennent pas.*

*En décidant l'exécution de ce travail, vous avez voulu, Monsieur le Ministre, faire connaître les richesses archéologiques de l'Algérie, être utile aux hommes d'étude qui ne peuvent venir les voir, et guider dans leur visite les voyageurs intelligents. Il vous a paru qu'au moment où la France dresse l'*Album *de ses Musées, où la Régence de Tunis commence à éditer les* Collections *du Musée Alaoui, l'Algérie ne devait pas demeurer en arrière. La présente suite prendra place entre ces deux œuvres. Conduite parallèlement à la première, elle sera sœur de la seconde, née,*

comme elle, en terre africaine, de l'activité des missions auxquelles votre Département préside.

Le but de cette entreprise n'est pas de remplacer les catalogues dans le cas trop fréquent où ils n'existent pas, ni de les rectifier, compléter, doubler en quelque sorte lorsqu'ils existent. D'ailleurs un catalogue ne se fait utilement que quand tout est logé, classé et rangé d'une manière définitive, ce qui n'a encore eu lieu nulle part. Nous ne donnerons pas non plus l'inventaire de chaque dépôt, l'énumération des objets : cette comptabilité scientifique est l'affaire des conservateurs, et devrait être depuis longtemps tenue. Ce qu'on explique ici, et ce qu'on représente, sera toujours le fruit d'une sélection. Vos instructions, Monsieur le Ministre, nous invitent à signaler ce qui offre de l'intérêt et ce qui appelle l'examen : nous voulons enrichir le carnet des archéologues, nous tenons à ne pas l'encombrer.

Dans chaque musée, notre premier travail est de nous rendre un compte exact de ce que l'établissement renferme, et d'en rendre compte au public. Nous faisons ensuite notre choix, et toutes les pièces importantes, à quelque degré qu'elles le soient, par quelque côté que ce puisse être, sont figurées et sommairement décrites. L'ouvrage est conçu de manière que les planches y tiennent une grande place : elles sont souvent le principal, le livre est aussi un album. Le texte a simplement pour but de montrer les rapports des objets, le lien des séries, de donner, très succinctement, les indications de provenance, la bibliographie, et d'indiquer, plutôt qu'il ne les traite, les questions que les monuments soulèvent. Nous n'avons pas la prétention de faire nous-mêmes l'étude de chacun d'eux; nous voudrions seulement, si nous en sommes capables, aider ceux qui l'entreprendront.

Les musées d'Algérie sont plus riches qu'on ne le pense, et plus riches qu'ils ne le paraissent. Ils devraient l'être cent fois plus. La millième partie des trésors qui ont été barbarement détruits, ou que l'on a laissés se perdre, depuis un demi-siècle, dans notre colonie, suffisait à former d'incomparables collections. Ce qui a fait défaut, ce n'est pas la bonne volonté : il y en a toujours eu une grande somme, répartie, au caprice de la fortune, entre quelques administrateurs, quelques officiers, quelques

savants, quelques propriétaires, gens de goût ; ce qui n'existait pas, et ce qui manque encore, c'était l'ensemble, la direction, l'unité de vues, la suite dans l'action. L'Algérie, trop assimilée, au moins en cela, à la mère-patrie, n'a point la législation spéciale que ce besoin spécial appellerait. Elle n'a jamais eu de personnel capable, n'ayant pas d'autre soin que de sauvegarder les restes de son passé, et dévoué exclusivement à cette tâche unique. Il n'y a pas de Musée central. Ceux qui existent dans les provinces se sont enrichis au hasard, sans aucun plan, sans aucun ordre. Ils ne donnent nullement l'idée des antiquités du pays. Semblables à un cabinet d'amateur plus curieux que méthodique, ils n'ont point ce caractère régional d'où ils tireraient tant de valeur. Le Musée d'Alger, par exemple, qui renferme plusieurs belles pièces, n'est ni un musée de l'Algérie, ni un musée de la province d'Alger : une grosse part des morceaux qu'il contient, et presque les plus beaux, viennent de la Tunisie. Le Musée de Constantine, œuvre d'une société locale très active et très méritante, contient presque autant de bibelots italiens que de trouvailles africaines. Il n'offre pas une inscription libyque, alors que presque tout le corps de cette épigraphie singulière vient de ce seul département. Nulle part en Algérie on n'a fait de séries. On n'y voit nulle part, comme au Bardo ou à Carthage, tout le produit d'une grande fouille, telles que celles de Bulla Regia, de Bir el Djebana, de Damous el Karita, de Thignica, des tombeaux puniques de Carthage, de Maktar, de la nécropole d'Hadrumète, du cimetière chrétien de Thabraca, méthodiquement enlevé et formant un ensemble. Nulle part, comme au Musée Alaoui, on n'a cherché à rappeler les cités anciennes de la province, chacune par quelque inscription, quelque monument typique, autour duquel se groupent les objets de même provenance ; les emplacements les plus célèbres dans l'histoire de l'archéologie algérienne ne sont souvent représentés dans aucun des musées d'Algérie. Au dehors, à côté des collections publiques, les plus belles œuvres, telles que les mosaïques de l'Oued Atmenia, de Lambèse, meurent misérablement d'abandon.

Les musées d'Algérie sont certes quelque chose, si on étudie ce qu'ils

possèdent; ils sont beaucoup, si on estime la somme de soins qu'ils ont coûtée au dévouement de leurs créateurs; ils ne sont rien, si on regarde ce qu'ils auraient pu et dû être.

Il faut le dire sans hésiter. Si tel d'entre eux a été plusieurs fois constitué et détruit, si aucun n'a la physionomie qu'il devrait avoir, si aucun n'est réellement organisé de manière à répondre aux besoins, si enfin leur accroissement est, pour presque tous, des plus lents, et tend à se ralentir encore, l'indifférence des pouvoirs publics y a été pour une grande part. Ni l'État, ni les départements, ni les villes n'ont accompli tout leur devoir. Il est tard aujourd'hui : on peut encore très bien faire, mais plus jamais on ne fera ce qui était facile autrefois. Les grands travaux exécutés par le service des Monuments historiques dans ces dernières années, les dispositions que pourront prendre les autorités coloniales ou métropolitaines pour établir l'information archéologique dans les trois provinces, sont des efforts toujours utiles, dont la science bénéficiera. Mais la conservation générale des antiquités algériennes, et plus spécialement les musées algériens, où tout demeure encore à faire, n'en tireront que peu de profit.

Les sociétés locales, en l'absence de rouage administratif spécial, les bonnes volontés locales, remplaçant un personnel approprié, le sentiment local, à défaut de législation particulière, voilà les vrais moyens d'action. L'Algérie, qui attire chaque année tant de curieux venus d'Europe, tant de visiteurs sympathiques, peut leur offrir, par ce moyen, un attrait exceptionnel : ses habitants sauront le comprendre. La préservation des monuments anciens peut s'assurer, dans une large mesure, par leur concours, leur bon vouloir. L'accroissement des musées et leur meilleur tenue n'exigent que de faibles sacrifices, et les ressources du pays permettent maintenant d'y penser.

Je crois donc, Monsieur le Ministre, que l'on peut attendre beaucoup de la colonie elle-même. Loin de chercher à déposséder les savants ou les simples travailleurs qui composent les sociétés provinciales algériennes, du soin, même du privilège, de signaler au monde savant, d'étudier les premiers, par suite de conserver et, s'il se peut, de grouper en musées les monuments de l'antiquité, il y a lieu, tout au contraire,

de les encourager vivement. J'ajoute que cet appui efficace, cette direction bienveillante doivent, à mon avis, venir de la métropole. On comprend parfaitement que les pouvoirs locaux soient avant tout, comme c'est leur devoir, préoccupés d'intérêts matériels immédiats; on comprend parfaitement aussi que le goût des choses d'érudition, l'entente des questions archéologiques, la connaissance de l'art antique soient encore peu répandus parmi un public engagé dans une lutte de tous les instants contre une nature toujours à demi rebelle; on comprend surtout que la technique des mille opérations qu'exigent la constitution et l'entretien d'un Musée, l'enlèvement, le montage, parfois la restauration, le nettoyage des pièces, la confection régulière des inventaires et catalogues, soit ignorée de nos Africains. Mais la France a le temps, les moyens, la culture nécessaires. Les richesses antiques de ses provinces d'outre-mer sont une part du patrimoine national; leur sauvegarde, leur mise au jour, leur étude ne sauraient être exclusivement une question coloniale. C'est à elle, c'est naturellement à votre Département, Monsieur le Ministre, qu'il appartient de provoquer, de soutenir et de guider les travaux des sociétés et des particuliers en Algérie.

L'organisation des musées a place au premier rang parmi les questions urgentes que cet ordre d'idées soulève. Il est évident en effet que, dans leur état actuel, ils n'offrent rien qui sollicite les dons ni le dévouement. La plupart viendraient à s'augmenter qu'on en serait embarrassé. Il y en a où un homme prudent ne déposera pas un objet de valeur, craignant qu'il ne s'y trouve ni en lumière, ni peut-être en sûreté.

Le Musée d'Alger est dans un beau palais, mais on ne l'y voit guère. Il y occupe le rez-de-chaussée, dont la cour est jolie, mais les chambres obscures, et où les antiques sont pêle-mêle. C'est, que je sache, le seul musée qu'on visite la bougie en main.

Le Musée de Constantine habite, provisoirement, me dit-on, mais depuis longues années, une salle de la Mairie, salle où parfois il pleut, comme d'ailleurs dans tout l'édifice, et qui est au premier. On ne pourrait y transporter de forts poids : aussi la collection lapidaire est-elle

reléguée dans un square, exposée aux coups de cailloux des enfants, et ses pièces les plus importantes, quelques très belles inscriptions, sont-elles dans un coin perdu où la terre commence à les envahir.

Le Musée de Philippeville est mal logé dans la Mairie, et les statues colossales sont cachées dans une petite cour, derrière le Collège, parmi les ruines humides et resserrées du théâtre romain.

Le Musée de Cherchel est un fouillis, jeté par tas dans un vilain enclos, en plein air, si ce n'est qu'un hangar misérable abrite tant soit peu quelques superbes sculptures, recollées au hasard et groupées comme des moellons.

Quand au Musée de Bône, il serait mieux de n'en pas parler. Dans un magasin, demi-sous-sol, qui, par un soupirail, reçoit les balayures d'une cour d'école, se cachent sous une épaisse couche d'ordure quelques vitrines désemparées, où moisissent pêle-mêle des oiseaux empaillés, des antiquités, des échantillons de minéraux, et près desquelles sont posés des pierres et des marbres qu'il est impossible d'examiner.

Les Musées mêmes d'Oran et de Constantine, de beaucoup les mieux entretenus et les mieux classés cependant, gardent des traces d'un état analogue à celui où languissent leurs voisins. La plupart des Musées d'Algérie n'ont point de catalogue au courant ; plusieurs n'ont pas même d'inventaire ; la provenance des pièces est souvent inconnue, ou peu certaine ; on n'y retrouve plus celles que jadis on a vues. L'un ou l'autre de ces établissements a pu être autrefois dépouillé, sans qu'aucune vérification fût essayée, fût même possible.

Que dire des collections locales ? La plupart sont de pauvres ébauches, dont l'avenir dépend d'un caprice du sort. Le plus souvent un homme a commencé, c'est-à-dire a réuni quelque part un amas quelconque d'objets. Son successeur va-t-il continuer l'œuvre ? Neuf fois sur dix, il ne s'en soucie pas ; il n'en a pas le goût, pas le temps ; l'abandon est le sort le moins rigoureux que la fondation puisse attendre. Dans aucun cas il n'y a de raison permanente, certaine, rassurante de conservation ; il n'y a pas de local, il n'y a pas de personnel, il n'y a pas d'existence légale pour l'œuvre esquissée : on ne sait même plus, après quelques

années, à qui, au juste, tout cela appartient. Si, par exemple, à Khenchela, ce qu'on a découvert dans les fouilles est presque entièrement enfermé, ou scellé dans des constructions, par conséquent à peu près à l'abri de la destruction et du vol, en revanche voici Souk-Ahras, où un premier noyau a été constitué. Sur une des collines de la ville, auprès du Commandement, dans un petit enclos, malheureusement exposé au Nord et voué à la mousse, un certain nombre de monuments, parmi lesquels sept inscriptions libyques, ont été dressés autrefois. Dernièrement, j'ai vu l'enclos ouvert, la palissade brisée ; plusieurs des stèles étaient culbutées, quelques-unes ont disparu. Et c'est partout la même chose.

A titre d'exemple typique, je signalerai Tebessa. Il y a dans cette ville, comme antiquités découvertes et transportées, souvent de fort loin, de quoi faire, en une journée, un musée lapidaire aussi gros que ceux d'Alger et de Constantine ensemble, et offrant sur eux l'avantage d'être réellement local. Or où sont tous ces éléments ? Les plus belles inscriptions gisent à l'aventure dans l'enclos de l'annexe du génie. Les monuments chrétiens sont dans l'église ou aux abords : l'intelligent et dévoué curé eût voulu les faire servir à décorer cet édifice d'une manière aussi intéressante que topique ; or ils émigrent l'un après l'autre, par ordre de ses supérieurs, vers Carthage. Beaucoup de fragments païens sont enfermés dans le temple de Minerve, où rien n'est préparé pour eux. Une série unique de milliaires, une douzaine au moins, servent de piliers au toit d'une écurie aux portes de la ville, et, dans la même ferme, un lot considérable de stèles est jeté en tas au coin du poulailler. La mairie contient des statues; toutes les maisons des environs sont garnies de monuments divers. Enfin les belles mosaïques mises au jour dans le camp sont condamnées à mort : au lieu de les enlever, on a construit sur elles, imaginant les préserver, un baraquement qui a coûté bien plus que l'aménagement d'un musée, et qui n'empêchera pas leur ruine. Et encore je ne parle point des objets épars en campagne. Je cite ici uniquement ceux qu'on a pris la peine d'extraire et d'apporter, dans une pensée de conservation, mais que personne ne voit et que personne ne garde, ou qu'on voudrait mettre à l'abri et qu'on détruit par inexpérience.

Avec cette bonne volonté, ces efforts et cette dépense, le musée serait dix fois créé; tout le monde le désire et est prêt à y contribuer : bureau arabe, commune mixte, mairie et presbytère ne demandent qu'à unir leur action. Or c'est seulement à présent que sa formation vient d'être décidée, et sera réalisée par le service des Monuments Historiques. Qu'a-t-il manqué pendant vingt ans? Là comme partout, l'impulsion d'en haut, la France apportant la consécration légale, l'expérience scientifique, la direction d'ensemble, et assurant l'avenir.

Il ne m'appartient pas d'indiquer les mesures générales à prendre, Monsieur le Ministre. Si j'ai, avec quelque détail, insisté sur des faits affligeants, c'est qu'il serait facile d'y appliquer de sûrs remèdes, et que la présente entreprise me semble déjà en être un. La publication des richesses qui subsistent dans ces dépôts, constitués ou ébauchés, si mal en point pour la plupart, était utile, était urgente. Puisse-t-elle attirer sur eux, autant que je le souhaite et autant qu'il le faut, l'attention, la bienveillance et d'efficaces et prompts secours! C'était, dans tous les cas, la première œuvre à faire. La voici, je l'espère, en bonne voie. Nous la complèterons, si vous nous l'ordonnez, par la confection du catalogue général, travail d'une tout autre nature, et qui n'est pas moins attendu, mais pour lequel nous devons nous-mêmes attendre des dispositions matérielles qui n'ont pas encore été prises.

Nous sommes sûrs, Monsieur le Ministre, mes collaborateurs et moi, que nous n'aurons pas recommandé en vain à votre haute sollicitude les musées, si dignes d'intérêt, des trois provinces de l'Algérie.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

M.-R. de La Blanchère.

1890.

MUSÉE D'ALGER

BIBLIOGRAPHIE

Berbr. *Icosium.*	Berbrugger. *Icosium* ou *Notice sur les antiquités romaines d'Alger.* Alger, 1845.
Delamare.	*Exploration scientifique de l'Algérie, de 1840 à 1845.* — Archéologie, par le commandant Ad.-H.-Al. Delamare. Paris, Impr. nation., 1850.
Const.	*Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique du département de Constantine.* Série 1. I, 1853 ; II (1854-5), 1855 ; III (1856-7), 1858 ; IV (1858-9), 1860 ; V (1860-1), 1861 ; VI (1862), 1862, etc... Série 2. I, 1867 (vol. XI de la coll. entière), etc... V (1871-2), 1872 ; VI (1873-4), 1874 ; VII (1875), 1876 ; VIII (1876-7), 1878 ; IX (1878), 1879 ; X (1879-80), 1881 ; XI, tables. Série 3. I (1882 ; vol. XXII de la coll. entière), 1883 ; II (1883-4), 1885 ; III (1886-7), 1888 ; IV (1888-9), 1889.
R. A.	*Revue africaine.* I, oct. 1856-7, etc... IV, oct. 1859-déc. 1860 ; V, 1861, etc...
Musée.	Berbrugger. *Livret explicatif des collections de la Bibliothèque-Musée.* Alger, 1861.
Hipp.	*Bulletin de l'Académie d'Hippone,* fasc. I en 1865. Annuel.
Oran.	*Bulletin de la Société de géographie et* (depuis le fasc. X en 1881) *d'archéologie d'Oran,* fasc. I en 1878.
B. C. A.	*Bulletin de Correspondance africaine.* I, 1882-3 ; II, 3e année, 1884, etc..., jusqu'au fasc. 1-2 du IV.
B. A. A.	*Bulletin trimestriel des antiquités africaines.* Le n° 1 est le fasc. XIV du *Bull. d'Oran.* I (fasc. 1 à 6), 2e sem. de 1882 et 1883 ; II (fasc. 7 à 10), 3e année, 1884 ; et III (fasc. 11 à 14), 4e année, 1885.
Sainte-Marie.	E. Pricot de Sainte-Marie. *Mission à Carthage.* Paris, Leroux, 1884.
Tissot, *Pr. rom. d'Afr.*	Tissot, *Géographie de la province romaine d'Afrique,* I, 1884 et II (avec Salomon Reinach), 1888.
R. A. F.	*Revue de l'Afrique française,* nouveau titre du *B. A. A.* IV, 1886 ; V, 1887 et VI, 1888.

I

LE MUSÉE D'ALGER

Le Musée d'Alger occupe le rez-de-chaussée et l'une des salles du second étage du beau palais de Mustapha-Pacha, rue de l'Etat-Major; le premier étage est réservé à la Bibliothèque. C'est une des plus curieuses maisons mauresques de la ville; malheureusement les galeries du Patio où sont les antiquités et les salles de dépôt des livres sont des plus obscures, de sorte qu'on ne peut guère étudier sans une lumière les pièces les plus intéressantes de la collection, et que les lecteurs travaillent en plein air. Le Musée est installé dans ce palais depuis 1863 (1). Adrien Berbrugger en a été le premier conservateur. Ancien élève de l'Ecole des Chartes et secrétaire du maréchal Clauzel, il avait songé, dès les débuts de la conquête, à organiser une Bibliothèque et un Musée (2). La première ne fut établie, et encore en principe, qu'en février 1835; et ce n'est qu'en 1838 que l'on réserva aux collections d'antiquités une pièce spéciale dans le corps de logis de façade de l'ancienne caserne des Janissaires (3), rue Bab-Azoun.

Berbrugger n'avait pu sauver bien des débris anciens trouvés à Alger même (4). Mais il suivait avec dévouement les marches des soldats vers le Tombeau de la Chrétienne, sur Maskara, sur

(1) *R. A.*, VI, p. 398 sq.
(2) Berbr., *Icosium*, p. 24, note 1.
(3) *R. A.*, I, p. 5, sqq.
(4) Berbr., *Icosium*, p. 24 sq.

Tlemcen, sur Médéa, sur Constantine. Les circulaires de Soult et de Bugeaud s'occupaient plus de créer un Musée Algérien à Paris que d'enrichir le Musée d'Alger[1]. Berbrugger ne savait rien, mais il se donnait beaucoup de peine. Aucun échec ne rebutait son zèle. Lorsqu'il ne pouvait obtenir d'un propriétaire d'Alger la curieuse inscription qui mentionne l'*Ordo Icositanorum*[2], « tablette noirâtre qui se confond avec deux plaques d'assurance contre l'incendie[3] » et avec les affiches du théâtre, lorsqu'il ne réussissait pas à enlever une mosaïque chrétienne de Sidi-Ferruch[4], il n'en continuait pas moins ses recherches.

Dès 1845 il fallut donner au Musée une dizaine de chambres du palais de la Djenina; en 1848, la Bibliothèque et le Musée étaient installés au n° 18 de la rue des Lotophages, dans une belle maison mauresque qui fut démolie en 1862, lors des travaux de fortifications. Le Musée était particulièrement bien installé, dans les salles du bas, pièces voûtées qui avaient vue sur la mer, et dont « le caractère d'élégante et sévère simplicité convenait parfaitement à la nature des objets[5] ». L'ami de l'antiquité qui écrivait vers 1856 cette boutade: « les tabacs ont un immense palais; la science n'a pas même une pauvre petite auberge[6] », serait bien surpris de trouver aujourd'hui le Musée installé comme il l'est, dans un magnifique palais; il est vrai qu'il y dort dans l'ombre des galeries les moins appropriées à un tel usage[7]. Le zèle de Berbrugger était secondé par l'intelligente, mais malheureusement intermittente, collaboration de l'armée et de l'administration. Des gouverneurs généraux, surtout le général d'Hautpoul[8], le

(1) *Bull. offic. des actes du Gouvernement*, nos 116, 167, 173, 209. Cf. *R. A.*, I, p. 7 et *Musée*, p. 14.

(2) *C. I. L.*, VIII, 9, 259; Berbr., *Icosium*, p. 36 sqq.

(3) Devoulx, *R. A.*, XIX, p. 322.

(4) Berbr., *Akhbar*, 1846; *R. A.*, v. p. 355.

(5) *Musée*, p. 11.

(6) *R. A.*, I, p. 484.

(7) Voir pl. I. — Ainsi il n'est pas possible de reproduire les bas-reliefs si curieux de Tala-Isli et de Diar-Mami (voir p. 32 sq.), etc...

(8) Don des monuments néo-puniques du Vieil-Arzeu (ordre du Ministre de la guerre en juillet 1851).

maréchal Randon[1], le duc de Malakoff[2]; des commandants de division, le général Thomas à Dellys[3], le général Yusuf à Alger même[4]; les préfets et sous-préfets, comme Ausone de Chancel à Blida[5]; les colons mêmes rivalisaient, à certains moments, d'ardeur[6]. A l'exemple de Constantine, une Société historique se fondait à Alger, et la *Revue africaine* commençait à paraître. Les fouilles de Cherchel enrichissaient le Musée jusqu'au jour où l'on créa un Musée local, dont Berbrugger fut jaloux[7]; de même les découvertes de Tunisie, grâce aux soins de notre consulat[8].

Berbrugger, désolé de ne pouvoir se déplacer assez fréquemment[9], faisait le possible pour faire reconnaître « la nécessité d'une collection centrale proclamée par le bon sens des nations et des siècles[10] ». Il rédigeait le Livret Explicatif du Musée en 1859[11], à la suite d'une circulaire du prince Napoléon[12]. Mais il mourut en 1869 sans avoir pu ni obtenir les admirables mosaïques des Luttes[13] qui ornent aujourd'hui le Musée d'Oran, ni retrouver des antiquités égarées par le maire d'El-Hadjeb, « des reliques d'un Evêque tué dans une guerre des Maures, les agrafes d'un coffre, un fer de lance qui peut-être avait mis le saint homme à mort[14] ».

M. O. Mac-Carthy, désigné au choix du gouvernement par ses nombreux voyages d'exploration en Algérie, le remplaça. Depuis lors

(1) Don de deux mosaïques d'Aumale (mars 1852).

(2) Don de diverses antiquités de Kabylie (été de 1861). Cf. *R. A.*, VI, p. 62, 65, 66.

(3) Don du sarcophage chrétien de Dellys (décembre 1857) et d'un fragment trouvé à Djemaa-Saharidj.

(4) Don du fragment d'Abekkar (1862). Cf. les dons faits, vers 1855, du bas-relief de Tala-Isli par le général Paté, et du bas-relief de Diar-Mami par le sous-intendant militaire Raoul.

(5) Don de l'inscription épiscopale d'El Hadjeb (août 1856).

(6) Don du Bacchus d'El-Hadjeb.

(7) *R. A.*, I, p. 55, 113, 222 sqq.

(8) Dons d'un bas-relief romain, d'une des faces latérales d'un sarcophage chrétien, de trois fragments d'une mosaïque de l'ancienne Uthina, etc... (1858). Cf. en particulier *Musée*, p. 113.

(9) *Musée*, p. 27.

(10) *Ibid.*, p. 28.

(11) *R. A.*, IV, p. 105 sqq., 220 sqq., 459 sqq. Publication chez Bastide en 1861.

(12) *Bull. offic. de l'Algérie et des colon.*, n° 12.

(13) *R. A.*, VII, p. 227 sqq.

(14) *R. A.*, X, p. 357.

le Musée d'Alger s'est moins enrichi, malgré le zèle des gouverneurs généraux, comme le général Chanzy[1] et M. Tirman[2], des officiers, comme le colonel Trumelet[3], des professeurs, comme M. Victor Waille[4], du dévoué conservateur adjoint, M. E. Maupas.

Le Musée et la Bibliothèque ne forment qu'un seul établissement, appelé Bibliothèque-Musée. Le personnel se compose d'un bibliothécaire-conservateur, d'un adjoint, d'un indigène conservateur des manuscrits arabes, d'un gardien et d'un concierge.

Berbrugger et la plupart de ses collaborateurs n'avaient que du zèle; la science, les études premières, leur ont manqué le plus souvent, et surtout, là comme partout dans l'œuvre de la France en Afrique, on n'a pas fait tout ce qu'on a dit. Si l'on avait exécuté d'une manière complète les instructions, les ordres, les arrêtés qui à plusieurs reprises ont prescrit des mesures propres à enrichir le Musée, celui-ci serait très important. Mais l'intention n'a pas toujours été suivie du fait, il s'en faut bien. On n'a pas marché constamment, et avec les moyens nécessaires, suivant un plan conçu dès le début. Tout d'ailleurs manque encore au Musée, local, inventaire, catalogue, personnel technique et ressources. Cependant, même dans l'état actuel, les éléments qui s'y rencontrent sont loin d'être à dédaigner, et pourraient former le noyau d'une collection de premier ordre.

*
* *

Le Musée possède sept inscriptions libyques, entre autres celle de Haouch-Serkadji, trouvée dans la Mitidja en décembre 1847,

(1) Subvention aux fouilles de Carthage et d'Utique (1875-6). Sainte-Marie, p. 124 sqq., planches aux p. 16 et 17, p. 131 sqq.; Cf. Salomon Reinach, *Rev. arch.*, sér. 3, IV, p. 383.

(2) Subvention aux fouilles de la nécropole du Djenan Abd-er-Rahman, dans le Djebel Guelala (1883). Masqueray, *B. C. A.*, II, p. 66 sqq.

(3) Fouilles d'El-Grimidi (1871). *R. A.*, XVI, p. 79.

(4) Don de deux statues achetées par lui à un colon de Cherchel (*B. C. A.*, IV, p. 124).

par un fermier et donnée seulement en novembre 1853 par son successeur[1]; celle de l'Oued el Djemaa, trouvée en 1853 par le capitaine Wolff et donnée au bureau arabe d'Alger, qui la fit remettre au Musée en novembre[2]; celle d'Abizar, une des plus célèbres pierres de ce genre, et dont il sera fait une mention spéciale à propos des sculptures[3]; celle des Ouled-Fayed, déterrée au commencement de 1868 par un colon, et bien reconnaissable à ce qu'elle porte, sur le bord, à droite de l'inscription, des tracés grossiers où Berbrugger voyait une main dessinée selon un art primitif et destinée à combattre le mauvais œil[4]; celle de la nécropole du Djenan Abd er Rahman, dans le Djebel Guelala, découverte en 1883 et curieuse parce que l'inscription a subi un mouvement de rotation de gauche à droite qui a changé la direction des colonnes de lettres[5]. La collection serait plus riche, si Berbrugger avait marqué d'abord moins d'indifférence pour cette archéologie libyque[6].

+ II	
Θ _ II	
⊔ O	Gata, Danambat (?);
_ II V III	fils de Rit, Touran.
] X I ⊔̄	Gaho, fils de Agivu,
. + II V	Gamno.
+ O III	
] II IIII	
V V	

OULED-FAYED, lecture Halévy.

_ +	
O III	
⊔ ш	Git.
I N ⫟	Gumra, fils de Gawidran.
+ O II +	Gadat, Nazot.
N ⊔ V ⊏	
V V II V	

HAOUCH-SERKADJI, lecture Halévy.

*
* *

Des inscriptions néo-puniques se lisent sur quelques-unes des

(1) *Musée*, 33; *R. A.*, XII, p. 265 sqq., pl. n° 1; Faidherbe, *Inscr. num.*, p. 7, pl. 4, n° 134; Halévy, *Journ. asiat.*, 1874, I, p. 156, n° 134.

(2) *Musée*, 57; *R. A.*, *ibid.*, p. 168 sqq., pl. n° 2; Faidherbe, *ibid.*, n° 135; Halévy, *loc. cit.*, p. 156, n° 135.

(3) Voir page 69.

(4) *R. A.*, *ibid.*, p. 169 sqq., pl. n° 3; Faidherbe, *ibid.*, n° 136; Halévy, *loc. cit.*, p. 157, n° 136.

(5) Masqueray, *B. C. A.*, II, p. 78, n° 23; Reboud, *Const.*, sér. 3, III, p. 22 sqq., n° 27, p. 35, n° 376 et pl. 4, n° 376.

(6) *R. A.*, XII, p. 237 sqq.; Faidherbe, *loc. cit.*, p. 7.

stèles du Vieil-Arzeu qui seront décrites plus loin (Pl. III). Une autre vient de la nécropole du Djenan Abd er Rahman et fait connaître le nom de Mattia ou Matiat ou Messia, fille de Saltum, morte à vingt ans[1]. M. Ph. Berger nous l'a transcrite ainsi :

Cette pierre a été érigée par Matiat, fille de Saltum[2]. Elle a vécu 20 ans.

Une autre est de provenance inconnue.

*
* *

La collection des inscriptions latines et grecques n'est pas des plus importantes[3]. Quelques-unes cependant ne manquent pas d'un certain intérêt. On peut citer, parmi celles qui sont plus ou moins exactement datées, la dédicace à Ptolémée, fils de Juba, qui sera étudiée plus loin[4] (Pl. II); l'épitaphe d'un homme de Philippes, contemporain de Domitien, qui fut centurion de la XIII[e] Cohorte urbaine et mourut à Carthage[5]; une inscription gravée en 187, où l'on voit un citoyen de Philippeville donner aux habitants des spectacles de toute sorte « *munus gladiat(orium) et venat(ionem) vari(i) gen(eris) dentatar(um) ferar(um* et *mansuet(arum), item herbat(icarum)* »; un texte de Saldæ (Bougie), relatif à un fonctionnaire municipal, daté de l'an 158 de la province et curieux surtout

(1) Masqueray, *B. C. A., loc. cit.*, p. 75 et 79; Louis Charrier, *Descr. des monn. de Numidie et Maurétanie*, Bône, Carle, 1886, pl. VI, p. 47 sqq.; Reboud, *Const.*, sér. 3, III, p. 24, n° 30; Allotte de la Fuÿe, *ibid.*, p. 86 sqq.

(2) Ou peut-être *Saltu(s) (= Salutus?)*, si l'on tient compte de la grande ressemblance de l'alef X et du mem X en néo-punique. Les terminaisons en X… sont en général l'indice de noms romains en *tus*. Voy. *Inscriptions Néo-puniques de Maktar*, dans *Ac. des Inscr., comptes rendus*, janvier 1890.

(3) Cf. Villefosse, *Miss.*, p. 378 à 385 et *C. I. L.* VIII, *passim*.

(4) *R. A.*, I, p. 57; *Musée*, 193; *C. I. L.* VIII, 9257. — Voir pl. II, 5.

(5) *Musée*, 135; *C. I. L.* VIII, 1026.

parce qu'il permet de fixer exactement l'ère maurétanienne, c'est même le premier texte sur lequel on se soit appuyé pour faire ce calcul[1] ; le 6e milliaire de la route de Cæsarea (Cherchel) à Cartenna (Ténès), daté de 220-221 de J.-C.[2] ; un fragment d'une dédicace aux membres de la famille impériale par Q. Anicius Faustus, légat de Numidie de 195 à 201, il provient de Msad, où était au IIIe siècle un détachement de la légion III Augusta[3] ; un monument venant de Zaghouan, en Tunisie, où se lit une dédicace à Mars, protecteur de Gordien III, datée du lendemain même de la révolte du proconsul d'Afrique Sabinianus[4] ; enfin, un texte très important de Cherchel[5], où le gouverneur de Maurétanie, Aurelius Litua, célèbre une razia opérée par lui au sud du Chott el Hodna. Cet événement se passait vers 290. L'inscription est ainsi conçue :

IOVI OPTIMO MAXIMO
CETERISQVE DIS·
IMMORTALIBVS
GRATVM·REFERENS
QVOD·ERASIS FVNDITVS
BABARIS TRANSTAGNEN
SIBVS SECVNDA·PRAEDA
FACTA SALVVS·ET·INCOLVMIS
CVM·OMNIB·MILITIBVS·
DD·NN·DIOCLETIANI·ET·
·MAXIMIANI·AVGG·
·REGRESSVS·
AVREL·LITVA·V·P·P·P·M·C
·VOTVM·LIBENS·POSVI·

(1) *R. A.*, I, p. 22; *Musée*, 85; *C. I. L.* VIII, 8937.
(2) *R. A.*, IV, p. 20; *Musée*, 183; *C. I. L.* VIII, 10451.
(3) *Revue africaine*, VI, p. 73, 158 et 464; *C. I. L.* VIII, 8796; sur le personnage, voir Cl. Pallu de Lessert, *Fastes de la Numidie*, Constantine-Paris, 1888, p. 115 et 245.
(4) *R. A.*, V, p. 318 et 480; *C. I. L.* VIII, 895.
(5) *Musée*, 74; *C. I. L.* VIII, 9324; Tissot, *Prov. rom. d'Afr.* I, p. 459 sq.; sur le personnage, voir Cl. Pallu de Lessert, *Gouv. des Maurétanies*, Paris, Picard, 1885, p. 130 sq.

Parmi les inscriptions qui ne sont datées d'aucune manière, ou qui ne le sont qu'approximativement, les plus intéressantes sont le texte de Cartenna (Ténès), relatif à un fonctionnaire qui avait su défendre la colonie contre une attaque des *Baquates,* peut-être les Berrouata d'aujourd'hui[1]; une inscription de Cæsarea (Cherchel), épitaphe d'un scribe de la *liburna* « Augustus[2] »; la dédicace à Mithra trouvée dans Alger même[3]; une longue épitaphe, en quinze vers plus que médiocres, où sont célébrées les qualités d'un jeune homme de Cæsarea[4]; une inscription trouvée à Carthage dans le temple de Sarapis et qui donne à ce dieu le double nom de Sarapis Neptunus[5], etc...

*
* *

La seule inscription grecque qui mérite une mention est celle qui provient de Carthage; elle indique que le buste dont elle orne le piédouche était l'image de Manéthon[6], l'historien d'origine égyptienne connu par sa dévotion particulière envers Sérapis[7], précisément le dieu dans le temple duquel ce fragment a été recueilli.

*
* *

L'épigraphie chrétienne est représentée par des monuments plus curieux. Telles sont l'inscription de Bou-Ismaïl, gravée en commémoration de Germanus et de Donata, « dont les œuvres

(1) *Revue africaine,* II, p. 10; *Musée,* 52; *C. I. L.* VIII, 9663; Tissot, *Loc. cit.,* p. 463.
(2) *Musée,* 163; *R. A.,* VIII, p. 285; Léon Renier, *ibid.,* p. 287; *C. I. L.* VIII, 9379.
(3) *R. A.,* V, p. 313; *C. I L.* VIII, 9256. Cf. Demaeght, *Oran,* fasc. 31, p. 300
(4) *Musée,* 99; *R. A.,* IV, p. 359; *C. I. L.* VIII, 9519.
(5) *C. I. L.* VIII, 1002.
(6) *C. I. L.* VIII, 1007; Sainte-Marie, p. 116, n° 6; Salomon Reinach, *Rev. arch.,* sér. 3, IV, p. 383.
(7) Müller, *Fragm. hist. græc.,* II, p. 511.

furent bonnes » *bene laborantes,* peut-être deux catholiques persécutés par l'évêque arien de Tipasa, que le roi Vandale Huneric avait établi en 484[1]; celle de l'*accubitorium* consacré par le prêtre Victor[2]; celle de Cherchel, en l'honneur de Severianus martyr[3]; celle d'El Hadjeb, datée de 495, et relative à un évêque dont le nom manque, malheureusement ; il fut, dit le texte, « *multis exiliis saepe probatus, et fidei catholicae adsertor dignus inventus* » ; il périt en 495, dans la guerre des Maures; on a pensé à Donatus, qui fut proscrit par Huneric[4]. Il faut citer aussi des briques qui ne manquent pas d'intérêt. L'une vient de Sétif; on y lit les noms des martyrs Étienne, Laurent, Julien[5]; d'autres ont été trouvées à Orléansville; il y est fait mention de plusieurs saints, surtout des apôtres Pierre et Paul[6] ; etc...

*
* *

Les inscriptions latines et grecques ont été souvent étudiées, en particulier par M. Héron de Villefosse et par Gustave Wilmans. De même les inscriptions arabes et turques ont été examinées par Berbrugger[7] et par Devoulx[8]. La plus curieuse est celle qui concerne précisément le palais de Mustapha-Pacha : elle est dans l'avant-vestibule, au-dessus de la porte du vestibule proprement dit, et porte la date de l'an 1214 de l'Hégire (4 juin 1799-23 mai 1800). « Quel agréable et gracieux palais ! C'est l'asile de la félicité, de la « gloire, de la puissance, de l'intelligence et de la splendeur, réunies

(1) *R. A.*, I, p. 56; *Musée*, 191 ; *C. I. L.* VIII, 9273.
(2) *R. A.*, *ibid.*, p. 118 ; *Musée*, 165 ; *C. I. L.* VIII, 9586. — Voir pl. II, 4.
(3) *R. A.*, *ibid.*, p. 119 ; *Musée*, 166 ; de Rossi, *Bull. crist.*, 1864, p. 28, traduit par le général Creuly dans la *Rev. arch.*, sér. 1, V, p. 37; *C. I. L.* VIII, 9585. — Voir pl. II, 1.
(4) *R. A.*, *ibid.*, p. 52; *Musée*, 194; *C. I. L.* VIII, 9286.
(5) *R. A.*, III, p. 105; *C. I. L.* VIII, 8632.
(6) *Musée*, 26 à 28 ; *C. I. L.* VIII, 9716 et 9714. — Voir pl. II, 2 et 3.
(7) *Musée*, 2e section, p. 224 sqq., numérotage spécial.
(8) Devoulx, *R. A.*, XVI, p. 181 sqq., 259 sqq.

« au calme et à la placidité. L'esprit émerveillé s'écrie, en le voyant, « qu'il a été achevé au moment du plus favorable augure, de l'indice « le plus assuré de l'abondance et de la prospérité »[1]. Il ne faut pas oublier la stèle de Mustapha-Pacha lui-même, dey d'Alger de 1798 à 1805[2], ni surtout celle de l'eunuque Hassan-Agha, lieutenant de Kheir-Eddin et défenseur d'Alger contre Charles-Quint[3]. Une autre, mentionnant le dey El Hadj Ali-Pacha ben Khelil, étranglé dans son bain en 1815, est reconnaissable à ce qu'elle porte le turban à petits plis des oulémas, et non le turban à larges plis des deys[4].

Toutes ces inscriptions ont un intérêt historique général. D'autres regardent seulement l'histoire religieuse de l'ancienne El-Djezaïr. Ainsi celle qui rappelle la construction de la mosquée Sidi-Heddi[5]; celle de la principale porte du mesdjed de Kheir-Eddin, Djama ech Chaouach, bâti par Kheireddin, datée de djoumada 926 (avril 1520)[6]; celle qui parle de l'achèvement d'une mosquée par le Dey « très « docte, visiteur de la maison sacrée de Dieu, le Hadj Chaban » en safar 1105 (octobre 1693)[7]. Une autre, qui était vraisemblablement sur la principale entrée de la mosquée des Ketchawa, devenue la cathédrale catholique de Saint-Philippe, est datée de l'an 1209 (1794-5). On y lit : « Quelle belle mosquée! Elle est recherchée « par les désirs avec un extrême empressement. Les splendeurs de « son achèvement ont souri sur l'horizon du siècle. Elle est vêtue « de gaieté[8] ». Une corniche de marbre qui surmontait, avant les travaux modernes de reconstruction, la porte de Djama Djedid, sur la place de la Pècherie, porte en turc et en arabe les mots

(1) Bresnier, *R. A.*, X, p. 301 sqq.

(2) *Musée*, 21; Devoulx, *R. A.*, XVII, p. 151, n° 21.

(3) *Musée*, 11; Devoulx, *loc. cit.*, p. 41, n° 11. Cf. deux autres inscriptions, l'une au fort de Djerbah, dans la Syrte, relative à un autre lieutenant de Barberousse, Dragut (*B. C. A.*, I, p. 196), l'autre à Cherchel, relative à la construction du bordj de cette ville, par un lieutenant d'Aroudj, frère de Kheir-Eddin (*ibid.*, II, p. 316).

(4) *Musée*, 7; Devoulx, *loc. cit.*, p. 37, n° 7.

(5) Devoulx, *R. A.*, XIV, p. 167 (date inconnue).

(6) *Musée*, 36; Devoulx, *R. A.*, XI, p. 455.

(7) Devoulx, *R. A.*, X, p. 55.

(8) *Musée*, 75; Devoulx, *R. A.*, XII, p. 108.

suivants : « Que Allah arrête ses regards sur les soldats victorieux; « qu'il accorde mille récompenses à chacun d'eux. Quiconque fera « ici les cinq prières quotidiennes, comptera parmi les hommes « auxquels est réservé le salut : ils y auront travaillé soir et matin. « C'est un temple qui est la base de la dévotion et le lieu de réunion « des gens vertueux, et qui le sera tant qu'un oiseau chantera éper- « dûment sur les branches et que les musulmans formeront des « catégories distinctes » (1). Une inscription militaire qui est encore plus intéressante, d'autant que la date est de 1815, vient du Fort des Câbles, Bordj el Goumen : « La vigie était délabrée, et cepen- « dant indispensable : grâce à Allah elle est refaite. Autrefois elle « n'avait que deux pièces d'artillerie : maintenant elle est armée de « longs canons. Artilleurs, qui de vous désire se consacrer au service « de ces canons? ce sont les meilleures longues-vues des gens « préposés à la surveillance des abords de ce port » (2).

*
* *

La collection numismatique n'est ni bien disposée ni tenue en ordre. Tout manque à ce médaillier pour qu'il puisse rendre service. Les pièces, enveloppées dans du papier et enfermées dans de petites boîtes, sont placées sans rangement aucun. Ce désordre a facilité les vols, et empêche toute étude. Il y a eu autrefois un catalogue par Berbrugger (3), mais qui n'a jamais été revisé ni mis au courant. M. E. Récamier a fait, ou ébauché, un classement des monnaies arabes. On pourrait, par échange ou par vente des doubles, qui sont assez nombreuses, compléter des séries intéressantes, et donner à la collection un caractère franchement africain. Car, dans cet amas de pièces antiques, orientales et modernes, il y a encore des éléments présentant une réelle valeur.

(1) *Musée*, 17; Devoulx, *R. A.*, XI, p. 307 sqq.
(2) *Musée*, 74; Devoulx, *R. A.*, XVII, p. 399, n° 74.
(3) *R. A.*, V, p. 365.

Quelques pièces grecques sont très bonnes ; les pièces romaines sont, naturellement, nombreuses ; et, parmi les pièces musulmanes, plusieurs ont de l'intérêt. Mais ce qui est le plus remarquable, et ce qu'il serait le plus utile de grouper en série dans une vitrine, ce sont les monnaies de plomb et de bronze des rois de Numidie, et les monnaies d'argent des rois de Maurétanie. M. de La Blanchère a compté près de cent types appartenant à Juba II[1]. Une quarantaine de ces pièces ont été remarquées par M. Arth. Engel, qui veut bien nous les signaler comme étant à fleur de coin et paraissant provenir d'une seule trouvaille. Les monnaies des villes manquent à peu près complètement ; mais ce qui existe, surtout en monnaies royales, pourrait former le noyau d'une très belle collection de numismatique numidico-maurétanienne ; car beaucoup des pièces qui s'y trouvent sont loin d'être communes et méritent d'être étudiées de près. Beaucoup de ces pièces sont intéressantes, d'autre part, pour l'histoire des relations commerciales des pays africains, surtout de la Maurétanie orientale, avec le monde grec, et à cause de l'imitation que les derniers rois numides et maures faisaient des monnaies helléniques[2].

* * *

L'archéologie égyptienne, si rare sur le sol même de l'Algérie[3], est représentée par deux momies que M. Daninos-Bey a trouvées à Akhmin et données en 1886, une jolie statuette de bois encore peinte et dorée par places, de petits bronzes de provenance inconnue, dont un Apis, une Isis allaitant Horus, etc... Ces précieux objets sont conservés sous verre dans l'escalier.

* * *

Le Musée possède une remarquable collection de stèles, votives

(1) De La Blanchère, *de rege Juba*, p. 7.
(2) Monceaux, *B. C. A.*, II, p. 344 sqq.
(3) Taout-mès I de Cherchel, en basalte (Villefosse, *Miss.*, p. 369) ; Pharaon de Souk-Ahras *(ibid.)* ; Eschmoun ou Bès du Musée de Cherchel (Texier, *Rev. arch.*, I, 728 ; Alfred Maury, *ibid.*, p. 763 sqq.).

ou funéraires, anépigraphes ou ornées d'inscriptions latines, néo-puniques, libyques. Tous ces monuments appartiennent à l'époque romaine.

La série la plus considérable vient du Vieil-Arzeu, l'ancien *Portus Magnus* (Pl. III). Remises au Musée par la Préfecture, sur l'ordre du Ministre de la guerre, le 1er juillet 1851, ces stèles passèrent d'abord toutes pour des bas-reliefs tumulaires. L'inscription de l'une d'elles fut moulée dès le 13 janvier 1852, sur l'ordre du Ministre de la guerre, et envoyée à Paris. On ne s'en occupa guère, malgré la description succincte de Berbrugger[1] et les conseils du docteur Judas, qui, de Constantine, engageait la Société historique algérienne à imiter l'exemple de la Société archéologique[2] et à publier ces pierres. La forme en est légèrement pyramidale. Le fronton est indifféremment à pans[3], surbaissé[4], surmonté[5], presque triangulaire[6]; il porte au tympan un croissant montant, et un disque sur lequel un astre à six rayons[7], parfois simplement à quatre[8], est indiqué en creux, ou bien un grand disque et en dessous un disque plus petit[9] superposés au croissant, ou enfin un grand disque superposé au croissant qu'accostent deux petits disques ou rosaces placés dans les angles du fronton[10]. Ces divers frontons appuient leurs architraves soit simplement sur le cadre du registre du milieu, soit sur des cintres, soit sur des colonnes à chapiteaux, tantôt rudimentaires, tantôt ornés de larges volutes ioniques et surmontés d'un abaque très saillant et à bases toujours fort simples[11]. Dans les édicules ainsi déterminés est représenté un personnage, les bras étendus, les mains relevées. Il tient le plus souvent une patère[12] ou un pain, parfois une grenade[13],

(1) *Musée*, 37 à 46; cf. Reboud, *Const.*, sér. 3, XVIII, p. 434 sqq.

(2) Judas, *Const.*, sér. 1, V, p. 102; cf. *ibid.*, VI, p. 57 et X, p. 262.

(3) *Musée*, 38. — Voir pl. III, 3.

(4) *Ibid.*, 37. — Voir pl. III, 5.

(5) *Ibid.*, 40. — Voir pl. III, 2.

(6) *Ibid.*, 39. — Voir pl. III, 4.

(7) *Ibid.*, 37. — Voir pl. III, 5.

(8) *Ibid.*, 36. — Voir pl. III, 1.

(9) *Ibid.*, 38. — Voir pl. III, 3.

(10) *Ibid.*, 39. — Voir pl. III, 4.

(11) Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, III, p. 52 sqq., 457 sqq.

(12) *Ibid.*, p. 755 à 792. C'est peut-être un gâteau rond semblable à la *ciambella* romaine; Cagnat, *Bull. arch.*, 1889, p. 261.

(13) Perrot et Chipiez, *ibid.*, p. 460, pl. 326.

un caducée[1], une fois même une autruche[2]. Parfois il est accosté de deux palmes[3]. Des inscriptions néo-puniques courent sur l'architrave ou dans le champ du tableau. Ces stèles se terminent soit à plat, soit par une partie en retraite destinée à être encastrée, soit par une saillie, offrant, à sa partie supérieure, deux trous carrés destinés à quelque scellement. On trouve aussi l'image de Tanit auprès du personnage[4].

D'autres stèles sont de diverses provenances. L'une (Pl. IV), dont il ne reste plus que l'angle inférieur droit, a été trouvée en 1853 dans les ruines de Tipasa de Maurétanie (Tefessad)[5]. Une autre stèle (Pl. IV) semble correspondre à la description vague et fantaisiste d'un bas-relief envoyé du Kef[6] : outre le croissant et l'image de l'adorant, on y trouve un cône de pin. Une stèle moins fruste, carrée avec un fronton triangulaire, provient, dit-on, de Dellys[7]. Une autre (Pl. IV) a été trouvée à Alger même, en mars 1860[8]. Tous ces monuments sont reproduits dans notre planche. Cinq autres de même nature, rapportés de Guelma en 1837[9] (Pl. V), présentent des personnages vêtus de tuniques courtes, tenant une grappe de raisin dans l'une des mains, et, de l'autre, soit les plis de leur manteau, soit un cône de pin, soit un vase, à l'intérieur d'une niche cintrée : un des arceaux est accosté de deux disques, dont l'un porte en creux un astre à cinq rayons. Une stèle de Carthage (Pl. XII), donnée en octobre 1845 par un drogman du Consulat de Tunis[10], offre un personnage analogue dans un édicule dont le fronton est orné au tympan d'une Tanit entre deux dauphins[11]. C'est encore de Car-

(1) *Ibid.*, p. 463.

(2) Cf. sculptures rupestres d'Hadjar-el-Khenga, *Const.*, sér. 3, I, p. 62, et de Tyout, *ibid.*, p. 65, etc...

(3) Perrot et Chipiez, *loc. cit.*, p. 460.

(4) *Musée*, 147. Berbr. dit qu'il existait au Musée de Vieil-Arzeu de semblables monuments avec des phallus. Cf. Demaeght, *Oran*, fasc. 20, p. 115.

(5) *Musée*, 136. — Voir pl. IV, 2.

(6) Sur l'histoire compliquée de cette pierre et sa provenance incertaine, voir *R. A.*, V, p. 314. — Voir pl. IV, 4.

(7) Voir pl. IV, 5.

(8) *R. A.*, IV, p. 316; *Musée*, 362; Devoulx, *R. A.*, XIX, p. 412, n° 11, groupe 2, n° 5. — Voir pl. IV, 3.

(9) *Musée*, 2 à 6. — Voir pl. V, 2 et 4.

(10) *Ibid.*, 21. — Voir pl. XII, 6.

(11) Ph. Berger, *Ex-v. du temple de Tanit*, p. 19 et 20; Perrot et Chipiez, *loc. cit.*, p. 459.

thage que viennent quelques petites stèles[1] où se voit, dans une niche en creux, un adorant, la main droite levée en signe d'hommage, ouverte et présentant la paume[2]; l'une d'elles a même des colonnettes à volutes rudimentaires, une autre, dans le fronton, une Tanit en creux (Pl. XII).

Le long cippe du Djenan Abd er Rahman[3] porte la grossière image d'un homme vêtu d'un ample manteau, la main droite sur la poitrine, l'autre allongée et semblant tenir un rouleau : une inscription latine apprend que c'est le monument de Montuiusius, fils de Cdia. Une large stèle de grès (Pl. V), qui vient probablement d'Abizar en Kabylie et a été donnée par le maréchal Pélissier[4], est précieuse par l'inscription latine qui la consacre à un dieu mal connu d'ailleurs[5], et dont l'image allie les traditions de l'art indigène et les procédés romains : c'est une de ces divinités locales dont nous connaissons soit les noms[6], soit les figures[7], sans pénétrer d'ailleurs plus avant dans leur religion.

Plusieurs stèles représentent des cavaliers, sujet aussi banal que celui du personnage à grappe de raisin ; ce sont presque toujours des monuments de soldats. L'une (Pl. V), trouvée dans Alger, à Bab el Oued[8], ne porte aucun texte ; une autre, découverte à Carthage[9] et soumise à de curieuses vicissitudes avant d'arriver au Musée[10], est, d'après l'inscription, le monument d'un centurion de la *cohors XIII Urbana*[11], elle a été signalée plus haut; deux autres, ramenées encore en 1853 de Tipasa de Maurétanie (Tefessad), sont,

(1) Sainte-Marie, pl. de la p. 17 et p. 132. Cf. Beulé, *Fouilles à Carthage*, 1861, p. 38, pl. III, Judas, *Const.*, sér. 1, VI, p. 60 sqq., pl. XIII, n° 6, *c*, Vernaz, *Rev. arch.*, sér. 3, X, p. 158, et des monuments analogues au Musée de Saint-Louis de Carthage. — Voir pl. XII, 3, 4 et 5.

(2) Perrot et Chipiez, *op. laud.*, IV, p. 88.

(3) Masqueray, *B. C. A.*, II, p. 76, n° 9 et p. 78 sqq.

(4) *R. A.*, VI, 1862, p. 65. — Voir pl. V, 1.

(5) *C. I. L.* VIII, 9007.

(6) Cf. *Const.*, sér. 1, V, p. 57; *R. A.*, IX, p. 207 et 317 = *C. I. L.* VIII, 9326; *Hipp.*, fasc. 23, p. 5 et 15.

(7) Cf. *R. A.*, III, p. 231 sqq., = *C. I. L.* VIII, 9028.

(8) *Musée*, 189; Devoulx, *R. A.*, XIX, p. 413, n° 14, groupe 1, n° 1. — Voir pl. V, 6.

(9) *Musée*, 135.

(10) *Musée*, p. 113.

(11) *C. I. L.* VIII, 1026.

d'après les inscriptions, le monument d'un *curator* de l'*ala prima contariorum,* élevé par les soins de son héritier, qui peut-être avait le grade de porte-enseigne[1], et le monument d'un *adjutor duplicarius ex numero singularium* qui avait péri de mort violente dans les montagnes de Zelel[2]. Ces sculptures sont intéressantes par les détails du costume des cavaliers et le harnachement des chevaux[3]. Saint-Eugène, aux environs d'Alger, a fourni le monument d'un soldat, mais représenté à pied, une grappe dans une main et une lance de l'autre, bas-relief très fruste, découvert à Sidi-Iacoub en octobre 1845[4]. On retrouve aussi le banal personnage à grappe de raisins, qui se voit sur une stèle élégante, déterrée à Alger en 1836[5], sur beaucoup d'inscriptions funéraires conservées au Musée[6]. Un monument funéraire (Pl. IV) dont les sculptures présentent un intérêt particulier est celui de Modius Secundus Latas[7], provenant d'Azeffoun, et donné par le maréchal Pélissier[8].

« Beaucoup de récits exagérés ont été faits par les Kabyles et ont trouvé accueil jusque dans de très graves publications européennes »[9] au sujet de la partie supérieure d'une *tabula* trouvée à Djemaa-Saharidj, l'ancienne Bida, et envoyée en août 1858 par le général Thomas[10]. On y voit simplement une tête d'homme et une tête de femme dans un cadre cintré et accosté de deux rosaces. Deux autres fragments de provenance inconnue contiennent, l'un, les vestiges de trois têtes; l'autre, un croissant montant dans le

(1) *Musée,* 178; *C. I. L.* VIII, 9291; Cagnat, *art. Contarii* dans le *Dict. des Antiq.* de Saglio, p. 1495, fig. 1923.

(2) *Musée,* 179; *C. I. L.* VIII, 9292.

(3) Cf. les mosaïques de l'Oued Athmenia, *Const.,* sér. 2, IX, p. 438 et pl. en couleur, et d'Hadrumète, *Coll. Alaoui,* p. 20 et 23.

(4) *Musée,* 71; Devoulx, *R. A.,* XIX, p. 413, n° 13, groupe 2, n° 4.

(5) *Musée,* 114; Devoulx, *ibid.,* p. 412, n° 12, groupe 2, n° 9.

(6) *C. I. L.* VIII, 9476, 9350, 9508, 9442, 9329; 9505 (près d'un autel); 9511, 9536, 9430 (avec un oiseau); 9262 (avec un fruit). De même le croissant se trouve communément : *ibid.,* 9684 et 1826 (avec une étoile à six rayons), 9332 (avec deux astres), 8376 (avec une sorte de croix. Cf. à ce sujet. *R. A.,* I, p. 221 et 490 sqq.).

(7) Villefosse, *Miss.,* p. 382, n° 12; *C. I. L.* VIII, 8990.

(8) *R. A.,* II, p. 251 et 445, VI, p. 66. — Voir pl. IV, 1.

(9) *R. A.,* II, p. 492.

(10) *Ibid.,* p. 144; *Musée,* 240.

fronton, par-dessus une pomme de pin, en dessous et à gauche un animal peu distinct, et, dans le champ de l'édicule, à droite, une tête de cheval et le torse d'un cavalier(1). Une stèle de Carthage représente une femme drapée, sous un édicule(2). Enfin, on doit mentionner à part l'image divine très grossièrement sculptée, provenant du Vieil-Arzeu et remise au Musée, le 1er juillet 1851, par ordre du Ministre de la guerre(3) (Pl. IV), et le bas-relief trouvé en janvier 1874 aux environs d'Alger, à El Achour, et où figurent deux animaux superposés(4) (Pl. V).

*
* *

Si ces monuments sont précieux pour la connaissance de l'art indigène à l'époque romaine et pour l'étude du mélange des éléments romains et puniques, le Musée en possède aussi d'autres qui sont de la plus haute importance pour l'étude du travail purement indigène. Le principal est la célèbre stèle d'Abizar, vrai type d'une œuvre berbère dans laquelle ne se retrouve aucune influence des exemples romains, et qui dérive directement des sculptures ou des dessins rupestres du Tell et du Sahara. Déjà remarquées autrefois(5), ces œuvres sont aujourd'hui l'objet d'études toutes spéciales. Déterrée en 1858 à Abizar en Kabylie, chez les Beni-Djennad, d'abord copiée et dessinée par des officiers(6), transportée à Tizi-Ouzou(7), envoyée par le maréchal Pélissier en 1861 au Musée(8), cette curieuse sculpture au trait a été souvent étudiée et décrite(9). L'inscription libyque

(1) Sans numéro.
(2) Sainte-Marie, p. 133.
(3) *R. A.*, II, p. 371; *Musée*, 35. — Voir pl. IV, 6.
(4) L. et M., *R. A.*, XVIII, p. 237 sq.; *C. I. L.*, VIII, 9277; *Ephem. epigr.*, V, p. 460, n° 957. — Voir pl. V, 5.
(5) *R. A.*, VI, 1862, p. 92; cf. de la Blanchère, *Rev. arch.*, sér. 3, XIV, p. 258 sqq.
(6) Aucapitaine, *R. A.*, III, p. 315; Wolff, *ibid.*, IV, p. 237.
(7) Hanoteau, *ibid.*, IV, p. 154 sqq.; Devaux, *ibid.*, p. 153 sq.
(8) *R. A.*, VI, p. 63.
(9) *R. A.*, *loc. cit.*; Faidherbe, *Inscr. num.*, p. 8, pl. 4, n° 132; Halévy, *Journ. asiat.*, 1874, I, p. 155, n° 132; Reboud, *Const.*, sér. 2, IX, p. 207, n° 308; Masqueray, *B. C. A.*, I, p. 38 sqq.; Tissot, *Prov. rom. d'Afr.*, I, p. 492. — Voir pl. VI.

qui l'accompagne est d'une lecture encore incertaine. Le dessin est des plus intéressants.

Il faut voir dans cette œuvre grossière, mais désormais classique, reproduite dans notre Planche VI, le type d'une classe de monuments qui fut sûrement très nombreuse dans les pays les moins romanisés de l'Algérie actuelle[1]. Ce qui le prouve, c'est la découverte de deux monuments très analogues chez les Beni bou Chaïb[2], et l'existence de scènes encore plus compliquées, gravées aussi par de simples artistes de villages. Tels sont ces monuments où des chefs kabyles d'alors se sont fait graver de si curieuses épitaphes en langue latine. L'un est le bas-relief de Tala-Isli, donné par le général Paté[3] : *tabla Milcia Mioinedin principis,* dit l'inscription[4]. L'autre est celui de Diar-Mami, offert par le sous-intendant militaire Raoul[5] : *tabul*[*a*] *Aunatsinei... f. Nababo,* laissent lire les lettres assez fortement meurtries[6]. Ces deux sculptures viennent de l'ancien *Castellum Tulei;* l'inscription de la seconde semble datée de l'an 225 ou 235. Ce qui est commun à ces deux monuments, c'est un banquet funèbre. Dans le premier, le personnage du lit, sur son séant, semble tendre la main droite à un personnage de petite taille qui est en dessous; dans le second, il est étendu, la tête posée sur sa main gauche, le corps appuyé sur le coude gauche, la main droite levée vers des torsades de lierres ou de raisins qui se nouent au dais de son lit ou de l'édicule qui le contient. Sur ce même bas-relief il y a une figure de petite taille couchée en travers du ventre, les pieds étendus sous son avant-bras gauche, la tête retombant sur son épaule droite, le bras droit levé et étendu sur sa cuisse gauche, le bras gauche abaissé et posé sur sa poitrine; au-dessous du lit se voit le personnage de petite

(1) Masqueray, *loc. cit.* et p. 40.

(2) Stèles de Souama, Masqueray, *ibid.* Cf. le bas-relief d'Aïn-Sidi-Youssef sur la route d'El-Kef à Souk-Ahras ; Reboud et Villefosse, *Hipp.*, fasc. XIII, p. 138 et planche.

(3) Berbrugger et Mac-Carthy, *Ep. mil. de la grande Kabylie,* 1857, p. 274; *Musée,* 47; *R. A.*, VI, p. 91 ; Faidherbe, *Inscr. num.*, p. 11.

(4) *C. I. L.* VIII, 9006.

(5) Berbrugger et Mac-Carthy, *loc. cit.*, p. 275 ; *Musée,* 186 ; *R. A., ibid.;* Faidherbe, *loc. cit.*

(6) *C. I. L.* VIII, 9005.

taille, le cadmile[1]. La petite table traditionnelle dans les banquets funèbres existe sur le bas-relief de Tala-Isli. Sur celui-là, on remarque encore, à droite, un personnage assis et qui présente un vase; à gauche, quatre hommes debout, vêtus de tuniques et de manteaux, marchant vers le lit. Sur celui de Diar-Mami on observe, à droite, le même personnage assis et qui tient un vase dans la main gauche, un autre personnage debout, la main droite étendue et qui porte peut-être une patère; à gauche, quatre hommes debout, nus et qui semblent s'éloigner du lit, et un chien aux oreilles droites et effilées. Les inscriptions sont gravées au-dessus de ces tableaux si curieux, où l'imagination trop vagabonde de Berbrugger voyait « le *princeps* berbère, arrivé au terme de la vie, un médecin qui, pour l'acquit de sa conscience, tend à ce moribond un vase renfermant quelque potion, un tabellion, un rouleau à la main et la chevelure bouclée, quatre parents qui méditent sur le néant des choses humaines et attendent l'ouverture de la succession ». Au-dessus de l'inscription, le bas-relief de Tala-Isli présente deux cavaliers de taille inégale, galopant dans un pays où se dressent trois arbres bas de forme pyramidale; celui de Diar-Mami, quatre cavaliers, l'un de grande taille, avec une lance dans la main droite et un disque dans l'autre, deux de petite taille, la main droite levée et étendue, et au-dessus de ce compartiment un aigle, les ailes éployées, un foudre dans la serre, ce que Berbrugger appelait « la griffe romaine imprimée sur une œuvre berbère »[2].

Un petit fragment (Pl. V), mais qui doit appartenir à une œuvre aussi compliquée, a été trouvé par le lieutenant Finot sur le monticule d'Abekkar; un autre débris avait été retiré du sol, mais ne se retrouva plus lorsque le général Yusuf fit transporter ces antiquités à Alger, et il n'en reste qu'une description du commandant Hano-

(1) Sur les banquets funèbres, le personnel, le matériel et le sens, voir P. Girard, *Bull. de Corr. hellén.*, II, p. 74 et *Asclép. d'Ath.*, p. 101 et 107; Pottier et Reinach, *Nécr. de Myrina*, I, p. 147; Milchhöfer, *Jahrbuch*, II, p. 24 sqq.; Salomon Reinach, *Rev. arch.*, sér. 3, X, p. 83.

(2) Cf. *R. A.*, II, p. 276, note 2.

teau, nécessaire à consulter pour comprendre tout l'intérêt de ce monument mutilé[1].

*
* *

Ces sculptures sur pierre fruste ne sont pas les seules que le Musée possède. La collection des marbres est assez riche et comprend des pièces vraiment importantes. Les plus belles viennent de Cæsarea (Cherchel) et donnent une grande idée de « cette petite Grèce qui a fleuri quelque temps dans ce joli coin de la Maurétanie[2] ». Plusieurs sont dues aux fouilles exécutées avant la création du Musée de Cherchel ou son organisation définitive : telles sont les belles statues de Vénus, de Neptune et le groupe de l'Hermaphrodite et du Faunisque.

Le torse de Vénus (Pl. VII) est considéré comme le plus beau morceau du Musée[3]. Trouvé en 1846, lorsque fut construite la manutention de Cherchel, signalé dans le rapport de Charles Texier, alors inspecteur général des bâtiments[4], apporté à Alger en décembre 1856, décrit par Berbrugger[5] et moulé en 1866 sur l'ordre de M. V. Duruy, il n'a cessé d'exciter une admiration peut-être excessive. On y a reconnu une de ces innombrables répliques de l'Aphrodite nue de Knide, l'une des œuvres les plus célèbres de Praxitèles et de l'art grec[6]. L'admirable patio mauresque forme d'ailleurs à cette statue un décor aussi beau que celui du temple de Knide si joliment décrit par l'écrivain grec[7]. Le goût de Juba II, de sa femme Cléopâtre Selené et de leur fils Ptolémée explique la

(1) *R. A.*, V, p. 178 sqq., VI, p. 80. — Voir pl. V, 3.

(2) Monceaux, *Gaz. arch.*, 1886, p. 61.

(3) Villefosse, *Miss.*, p. 385 ; Monceaux, *loc. cit.*, p. 62, n° 1 ; Waille, *Algérie illustrée*, Alger, chez Leroux, 1890. — Voir pl. VII.

(4) Texier, *Rev. arch.*, sér. 1, 1847, p. 729.

(5) *R. A.*, I, p. 224; *Musée*, 199.

(6) Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 20; Lucien, Ἔρωτες, 11 à 14 et Εἰκόνες, 6, « Vénus de Médicis », disent par erreur Monceaux, *loc. cit.*, et Waille, *Ac. des Inscr. Comptes rendus*, 1889, p. 361. — Sur l'Aphrodite nue de Praxitèles, voir Salomon Reinach, *Gaz. des B.-Arts*, 1888, I, p. 89 sqq., Goutzwiller, *Rev. arch.*, sér. 3, XI, pl. XVI, p. 341 sqq.

(7) Lucien, Ἔρωτες, 12.

présence d'une aussi remarquable copie d'une des œuvres les plus célèbres de la sculpture grecque. Praxitèles semble avoir été fort apprécié à Cæsarea [1]. Le culte de Vénus y était important. Juba II n'avait-il pas été élevé dans la maison de César, un descendant de la déesse? Le Musée de Cherchel possède un assez grand nombre soit d'images de la Vénus dite « Marine », l'une de grande taille [2], l'autre portant sur le piédestal une inscription intéressante [3], soit même des répliques imparfaites de l'Aphrodite nue [4], etc.

Trouvé en novembre 1856 [5], le Neptune colossal (Pl. VIII), est en mauvais état, défiguré surtout par le clou de fer qui n'a pas retenu la pointe de son nez [6]. On avait noté des traces de couleur rouge sur la queue du dauphin [7]. Il semble que ce soit la réplique d'une statue de bronze [8], peut-être de Lysippe. D'ailleurs Neptune est à sa place dans une ville maritime comme l'était Cæsarea : on a pensé qu'il avait un temple sur l'îlot Joinville, et le Musée de Cherchel possède un beau mascaron d'ordre décoratif et de proportions colossales qui paraît représenter un dieu de la mer [9]. Les statues de grandes dimensions étaient en assez bon nombre à Cæsarea [10].

(1) Reproduction de l'Hermès (Monceaux, *loc. cit.*, p. 62, n° 7); Bergers ou Faunes « praxitéléens » (Waille, *B. C. A.*, IV, p. 124).

(2) Cluseret, *Illustration* du 21 février 1857, p. 125, fig. et p. 126; Villefosse, *Miss.*, p. 395; Monceaux, *loc. cit.*, p. 63, n° 12.

(3) Waille, *Rev. arch.*, sér. 3, X, p. 370; Mowat, *ibid.*, XII, p. 145 sqq.; Waille, *Ac. des Inscr. Comptes rendus*, 1889, p. 367.

(4) Waille, *B. C. A.*, IV, p. 123.

(5) *R. A.*, I, p. 222 sqq.; Cluseret, *loc. cit.*; Brunn, *Annali*, 1857, p. 187; *Musée*, 198; Villefosse, *Miss.*, p. 385; Monceaux, *loc. cit.*, p. 62, n° 25; Waille, *Ac. des Inscr. Comptes rendus*, 1889, p. 361. — Voir pl. VIII.

(6) Cf. une tête colossale de femme au Musée de Cherchel (Waille, *Rev. arch.*, sér. 3, X, p. 370).

(7) Cf. les cheveux du Bacchus de Constantine, *Const.*, sér. 2, V, p. 409.

(8) Brunn, *loc. cit.*

(9) Villefosse, *Miss.*, p. 395; de la Blanchère, *de rege Juba*, p. 63; Monceaux, *loc. cit.*, p. 63, n°s 16 et 20; Waille, *B. C. A.*, III, p. 347 sqq.; *Temps* du 14 décembre 1885; *Illustration* du 9 janvier 1886; Waille, *Rev. arch.*, sér. 3, XIII, p. 297 sqq., pl. X (sous le nom de Prométhée).

(10) Trois têtes de femmes (Monceaux, *loc. cit.*, n°s 14 et 15, Waille, *Rev. arch.*, sér. 3, XIII, p. 297 sqq., pl. XI); statues d'Hercule (Waille, *B. C. A.*, IV, p. 123 et 134, et *Ac. des Inscr. Comptes rendus*, 1889, p. 364), de Bacchus (Waille, *B. C. A.*, IV, p. 123), de Jupiter assis (Waille, *ibid.*, III, p. 347), de Cérès (Waille, *Ac. des Inscr. Comptes rendus*, 1889, p. 364), deux têtes (Waille, *Rev. arch.*, sér. 3, X, p. 370).

Il y avait aussi de jolis groupes bien proportionnés, comme le groupe érotique de l'Hermaphrodite et du Faunisque[1] (Pl. IX), trouvé en 1856 et aussi bien rajusté que possible. Le sujet est des plus fréquents dans l'art romain[2] : tantôt l'ambigu personnage se débat et résiste aux indiscrètes caresses de Pan aux pieds de chèvre ou des Faunes; tantôt, comme ici, c'est lui qui provoque[3]. Le sujet était, semble-t-il, assez goûté dans cette partie de la Maurétanie: on a découvert deux groupes analogues, l'un à Cherchel où il est resté[4], l'autre à Tipasa[5]; mais c'est celui du Musée d'Alger qui respire le plus l'élégance hellénique, celle qui distingue peu de statues du Musée de Cherchel[6], et qui caractérise aussi les deux images de personnages champêtres du Musée d'Alger.

Trouvées à Cherchel par un colon, achetées par M. Victor Waille et données par lui au Musée d'Alger (Pl. IX), ce sont des variantes élégantes de types très communs, un Bacchus[7], un Berger[8]. Toutes ces répliques, si nombreuses dans les collections d'antiquités, viendraient, croit-on, d'un original perdu de Praxitèles[9]; on en conserve plusieurs, plus ou moins mutilées, au Musée de Cherchel[10]. Le culte de Bacchus était d'ailleurs une des religions principales de Cæsarea: les inscriptions[11], les images du dieu[12], de ses Faunes[13] et de Pan[14] en témoignent.

A ces beaux marbres[15] vient s'ajouter le Bacchus d'El Hadjeb.

(1) *R. A.*, I, p. 224; Cluseret, *loc. cit.*, p. 126; *Musée*, 201; Monceaux, *loc. cit.*, p. 62, n° 3; Waille, *Ac. des Inscr. Comptes rendus*, 1889, p. 361. — Voir pl. IX, 2.

(2) Clarac, IV, pl. 671, n° 1736, pl. 670, n° 1550, pl. 672, n°s 1735 et 1735 A.

(3) *Ibid.*, pl. 671, n° 1736 (groupe Malatesta).

(4) *R. A.*, I, p. 226.

(5) Villefosse, *Miss.*, p. 407.

(6) Le Spinario (Monceaux, *loc. cit.*, p. 63, n° 13) et l'un des Bacchus (*ibid.*, p. 60, pl. 7 à droite).

(7) Waille, *B. C. A.*, IV, p. 124. — Voir pl. IX, 3.

(8) *Ibid.* — Voir pl. IX, 1.

(9) Cf. Clarac, IV, pl. 710, B n° 1670, C; pl. 723, n° 1671, B; pl. 728, n° 1745, etc.

(10) Waille, *loc. cit.*, p. 133.

(11) *C. I. L.* VIII, 9325. Cf. Berbrugger, *R. A.*, IX, p. 65 et 149.

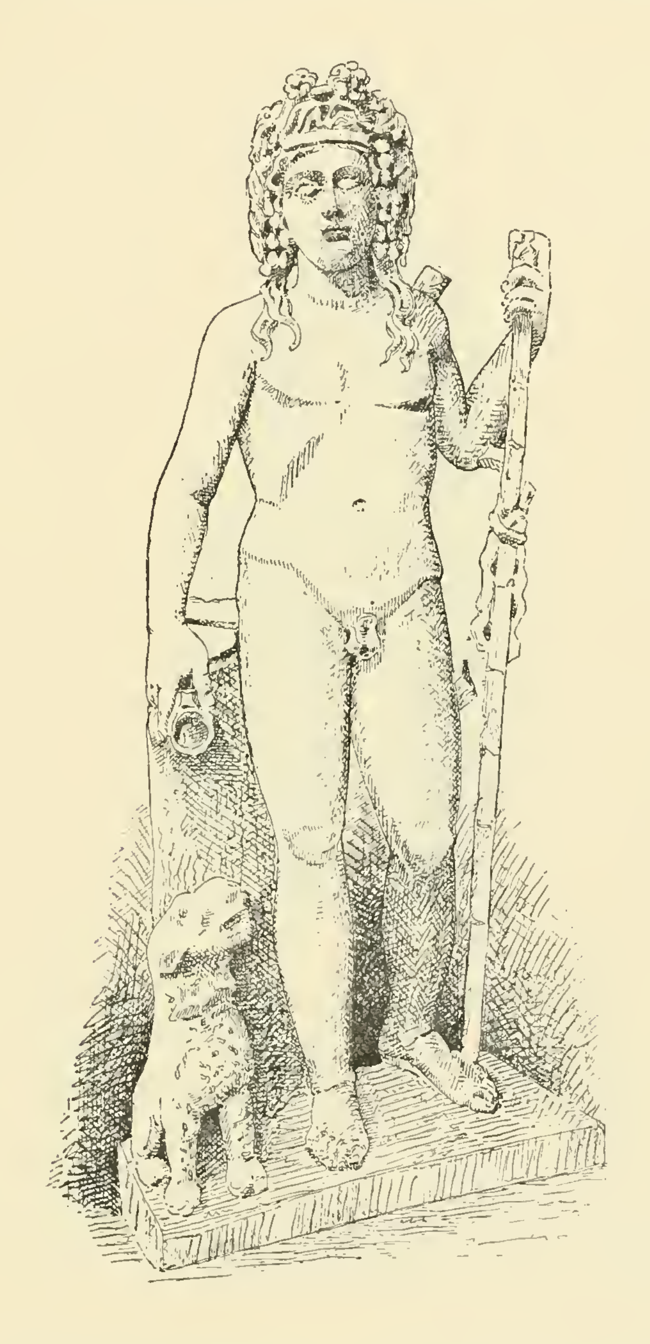
(12) Waille, *loc. cit.*, p. 123.

(13) Villefosse, *Miss.*, p. 395; Monceaux, *loc. cit.*, p. 60, pl. 7 à droite.

(14) Monceaux, *loc. cit.*, p. 63, n° 18.

(15) Sur la question de la provenance du marbre de ces statues, voir Beulé, *Fouilles à Carthage*, 1861, p. 49 et Waille, *loc. cit.*, p. 134.

Il a été trouvé en 1855 et donné par un colon (1). L'image de Bacchus a quelquefois inspiré mieux les artistes de l'Afrique romaine :



rappelons seulement la statue de Constantine (2) et l'une de celles du Musée de Cherchel (3), la figure qui se voit sur une des mosaïques

(1) *R. A.*, I, p. 52 ; *Musée*, 63 ; *R. A.*, X, p. 361 ; Villefosse, *Miss.*, p. 386.

(2) Féraud, *Const.*, sér. 2, V, p. 407, pl. 1.

(3) Waille, *loc. cit.*, p. 123.

du Vieil-Arzeu (1), celle qui orne le médaillon central de la mosaïque des Quatre Saisons à Lambèse (2), celle de la mosaïque des Ouled-Agla (3).

Parmi la riche collection de têtes plus ou moins mutilées, dépourvues des corps auxquelles elles ont appartenu, plusieurs sont vraiment des morceaux remarquables. Carthage a fourni une tête



surmontée d'un modius orné de rameaux d'olivier, ceinte de feuillages de chêne réunis par un large médaillon (4), tête d'Apollon (5) ou de Sérapis (6); elle fut trouvée encore couverte d'une mince couche d'or, ce qui n'était pas rare à Carthage (7). Elle vient des fouilles subventionnées par le général Chanzy. Une autre (8) est de même provenance, mais a été envoyée bien antérieurement : elle est cu-

(1) Demaeght, *Oran*, fasc. 20, p. 117 sqq.; Villefosse, *R. A. F.*, V, pl. V, p. 396.

(2) Poulle, *Const.*, sér. 3, II, p. 191.

(3) *Ibid.*, IV, p. 424. Mauvais dessin dans l'*Illustration* du 15 mars 1890.

(4) Sainte-Marie, p. 133, p. 18 et dans la planche à la p. 16 à droite.

(5) Sainte-Marie, *ibid.*

(6) G. Wilmanns, *C. I. L.* VIII, p. 134.

(7) Reinach, *Rev. arch.*, sér. 3, IV, p. 383, note 2 ; Reinach et Babelon, *Gaz. arch.*, 1885, p. 131 et pl. 17.

(8) *Musée*, 215.

rieusement coiffée d'un diadème formé de deux bandelettes où s'élèvent en spirale cinq serpents où Berbrugger retrouvait « l'aspect « des circonvolutions du cerveau ». C'est encore de Carthage, et des fouilles de M. de Sainte-Marie, que vient une admirable tête



d'Empereur Romain, découverte non loin de la statue de Sabine qui a péri dans l'explosion du Magenta[1]. (Pl. X).

Notre Planche X donne un choix de ces têtes. La jolie petite tête de Bacchante, couronnée de lierre, vient probablement de Ténès[2]. M. de Sainte-Marie a encore envoyé deux têtes de Sérapis, l'une en marbre[3], l'autre en simple pierre[4]. On remarque encore une belle tête trouvée à Alger, peut-être coiffée d'épis[5]; la « Pomone d'Icosium », découverte auprès de la Kasbah et donnée

(1) Sainte-Marie, p. 133, p. 18, dans la planche à la p. 16 au milieu; cf. aussi p. 206 et 193. — Voir pl. X, 5.

(2) *R. A.*, VI, p. 71. — Voir pl. X, 1.

(3) Sainte-Marie, p. 132, p. 19, et dans la planche à la p. 16 à gauche. — Voir pl. X, 10.

(4) *Id.*, p. 133, p. 18, et dans la planche à la p. 17 à gauche.

(5) Berbr., *Icosium*, p. 30, fig. L.; *Musée*, 143; Devoulx, *R. A.*, XIX, p. 416, n° 6, groupe 2, n° 1. — Voir pl. X, 6.

par un marbrier en février 1845[1]; le Faune d'Igilgilis (Djidjelli), donné en 1847[2]. Les autres têtes sont de provenance inconnue : l'une frappe l'œil par sa coiffure[3], une autre a les cheveux disposés, autour de la raie médiane, comme un croissant de lune[4], une autre semblerait une image d'Attys si elle portait le bonnet phrygien[5], une autre étonne par sa calvitie, la profondeur et le nombre des rides, la barbe travaillée au trépan[6], enfin une dernière est un beau portrait barbu[7]. Ces têtes sont en somme une remarquable collection de portraits intéressants; le Faune de Djidjelli est le seul qui ait une attribution précise.

D'autres sculptures, que nous n'avons pu reproduire toutes, et que nous désignons ici par les noms sous lesquels elles sont connues, méritent encore l'attention. La « Pomone d'El Biar », découverte en 1836 dans des broussailles[8], semble une réplique assez fidèle, sinon bien exécutée, de la statue du Musée de Naples connue vulgairement sous le nom de « Flore Farnèse[9] ». La « Pomone de Ben-Aknoun », trouvée aux portes d'Alger sur une mosaïque romaine[10], est des plus médiocres : de plus elle a longtemps servi de but pour le tir au pistolet, dans le jardin d'un colonel de chasseurs d'Afrique, à Mustapha Supérieur. Le « Génie des Fontaines », trouvé à Carthage et donné en 1858[11], est aussi d'un type banal[12]. Les pieds d'une statue, trouvés à Alger en 1844, n'ont rien de remarquable, sinon leurs grandes dimensions[13]. La statue de femme drapée, découverte à Cherchel en 1856[14], est une de

(1) Berbr., *Icosium*, p. 30, fig. M; *Musée*, 19; Devoulx, *loc. cit.*, n° 5, groupe 2, n° 6; Villefosse, *Miss.*, p. 386. — Voir pl. X, 11.

(2) *Musée*, 141. — Voir pl. X, 4.

(3) Voir pl. X, 2.

(4) *Ibid.*, 9.

(5) *Ibid.*, 3.

(6) *Ibid.*, 8.

(7) *Ibid.*, 7.

(8) Berbr., *Icosium*, p. 40, fig. O; *Musée*, 8; Devoulx, *R. A.*, XIX. p. 415, n° 3, groupe 1, n° 4.

(9) Clarac, III, pl. 438 B, n° 795 D.

(10) *Musée*, 9; Devoulx, *loc. cit.*, p. 415 sq., n° 4, groupe 2, n° 8.

(11) *R. A.*, II, p. 327; *Musée*, 213.

(12) Clarac, IV, pl. 755, n°s 1842 à 1845 et V, pl. 803.

(13) Berbr., *Icosium*, p. 29, fig. I; *Musée*, 13; Devoulx, *loc. cit.*, p. 414, n° 1, groupe 1, n° 7.

(14) *R. A.*, I, p. 226; *Musée*, 200; Villefosse, *Miss.*, p. 386.

ces médiocres œuvres comme on en trouve partout[1]. Cherchel encore a fourni la partie supérieure d'une massue surmontée d'une tête de lion[2], une tête d'une statuette de Jupiter[3]. Carthage a donné entre autres fragments : des débris de deux cornes d'abondance[4]; le bas d'un buste de Manéthon[5], signalé plus haut à cause de son *titulus;* un fragment d'une de ces nombreuses statues d'enfant nu qui, les mains croisées sur le ventre, tient un oiseau[6]; un trépied autour duquel s'enroule le serpent sacré[7]; une jolie main droite s'appuyant sur un glaive[8], peut-être celle de la statue impériale dont nous publions la tête (Pl. X) ; divers fragments de dimensions colossales[9], etc... De l'ancienne Rusguniæ (Matifou) vient un assez joli fragment d'une de ces nombreuses statues de jeunes hommes, drapés dans leur prétexte, et sur la poitrine desquels pend la bulle[10]; de Cartenna (Ténès), deux têtes de femmes[11] et un fragment considérable[12] d'une de ces statuettes d'Hercule encore enfant et déjà représenté avec les attributs de ses victoires à venir[13].

*
* *

A ces sculptures en ronde-bosse, dont le nombre est, on le

(1) Le Musée de Cherchel en possède une beaucoup plus intéressante. Cf. Waille, *B. C. A.*, IV, p. 134 sqq.

(2) *Musée,* 14. Sur le culte d'Hercule à Cæsarea, cf. une statue colossale du Musée de Cherchel, Waille, *loc. cit.*, p. 123 et 124.

(3) *Musée,* 156; Villefosse, *Miss.*, p. 386. Sur la religion de Jupiter à Cæsarea, cf. un groupe qui est allé au Musée du Louvre (Fröhner, *Sc. ant.*, n° 35; Monceaux, *Gaz. arch.*, 1886, p. 62, n° 4) et une statue colossale qui est restée au Musée de Cherchel (Waille, *B. C. A.*, III, p. 347 sqq.; Monceaux, *ibid.*, p. 67, n° 21).

(4) Sainte-Marie, p. 133 et 28; sur cet attribut, voir Pottier, *art. Cornucopia* dans le *Dict. des Ant.* de Saglio, et Cagnat, *Rev. arch.*, sér. 3, XIII, p. 3.

(5) Sainte-Marie, p. 133; *C. I. L.* VIII, 1007; Salomon Reinach, *Rev. arch.*, sér. 3, IV, p. 383.

(6) Sainte-Marie, p. 18 et dans la planche de la p. 17. Sur ce type banal, voir Clarac, V, pl. 875 à 880, et Saladin, *Mission de 1882-3*, Paris, Impr. nation., 1886, p. 217.

(7) Sainte-Marie, p. 133.

(8) *Ibid.* et dans la planche de la p. 17.

(9) Pied droit chaussé (Sainte-Marie, p. 132 et dans la planche de la p. 16), fragments de deux mains (*ibid.*), tête de femme mutilée (*ibid.*, p. 133 et dans la pl. de la p. 17).

(10) *Musée,* 10. Pour le type, voir Clarac, V, pl. 970 C, n° 2312.

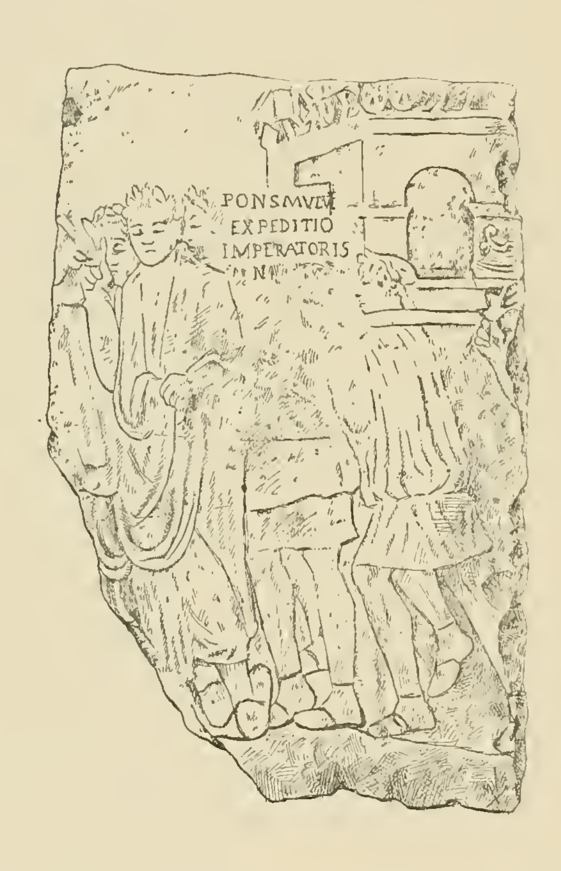
(11) *Musée,* 357 et 358.

(12) Il porte le n° 383.

(13) Cf. Clarac, V, pl. 781, nos 1956 et 1954, pl. 784, nos 1962 et 1964 A et 1963, pl. 782, n° 1959.

voit, considérable, vient se joindre une série de reliefs. Nous mentionnerons les principaux.

Les uns sont simplement au trait, comme la curieuse plaque trouvée à Cherchel et donnée en avril 1855 au Musée d'Alger[1]. « On y voit, dit M. Héron de Villefosse, trois hommes, revêtus de la toge ample et couronnés de lauriers, qui s'avancent. Celui qui se



trouve au premier plan tient dans la main droite un rameau d'olivier. Derrière eux paraissent quatre autres hommes, habillés d'une tunique courte serrée à la taille, qui portent sur leurs épaules l'image de l'arche d'un pont que traversent des guerriers et des chars[2]. Une barque est amarrée à l'une des piles du pont. A la hauteur de la tête des deux premiers porteurs et devant l'image,

(1) *R. A.*, IV, p. 221; *Musée*, 72; Villefosse, *Miss.*, p. 380.

(2) Tout ce monde est couronné de lauriers.

dans un cartouche accosté de queues d'arondes, se lit une inscription mutilée, mais encore nette : « *Pons Mulvius. Expeditio Imperatoris* [*Co*]*n*[*stantini*]; Le Pont Mulvius et l'expédition de l'Empereur Constantin[1] ». Ce curieux dessin au trait est donc une allusion à la dernière bataille livrée par Maxence aux Rocs-Rouges, à sa fuite et à sa mort au pont Mulvius : l'adversaire de Constantin avait été particulièrement odieux à l'Afrique, et sa tête, après avoir suivi dans Rome le char du vainqueur, fut envoyée aux populations de ce pays[2]. Si la légende chrétienne a été brillamment illustrée par le pinceau de Raphaël et de Jules Romain, le relief au trait de Cherchel n'est pas un moins précieux monument de cet événement historique que l'arc triomphal élevé dans Rome[3].

Parmi les autres bas-reliefs du Musée, ceux qui viennent de Carthage sont les plus importants. L'un a été trouvé en 1857 à La Malga[4] : il est assez bien conservé et d'un joli travail (Pl. XI).

D'autres fragments ont été découverts dans les fouilles de M. de Sainte-Marie. Les deux plus remarquables (Pl. XII)[5] ont certainement appartenu à l'une de ces nombreuses représentations des combats d'Amazones. Sans rappeler les sarcophages analogues qui abondent dans tous les musées, on peut mettre en regard le beau sarcophage de Souk-Ahras[6], actuellement à Bône, et le sarcophage du Kef[7], aujourd'hui au Musée Alaoui, au Bardo. Le sujet était un de ceux que l'art grec d'abord[8], puis l'art romain, ont le plus popularisés. A ce sarcophage de Carthage doivent appartenir encore divers morceaux, une tête de femme[9], un casque[10], peut-être aussi une chimère sur l'épaule de laquelle se dresse un

(1) *C. I. L.* VIII, 9356.

(2) Cf. Duruy, *Hist. des Romains*, VII, p. 23.

(3) *Ibid.*, p. 55.

(4) *R. A.*, I, p. 490 et II, p. 327; *Musée*, 217. — Voir pl. XI, 5.

(5) Sainte-Marie, dans la planche de la p. 16 et p. 133. — Voir pl. XII, 1 et 2.

(6) *R. A.*, I, p. 141, II, p. 215 sqq.; Reboud, *Const.*, sér. 2, IX, p. 203. Cf. la mosaïque d'Ouled-Agla, Poulle, *ibid.*, sér. 3, IV, p. 424; *Illustration* du 15 mars 1890.

(7) Saladin, *Mission de 1882-3*, Paris, Impr. nation., 1886, p. 208, fig. 360.

(8) Salomon Reinach, *Rev. arch.*, sér. 3, XII, p. 274 sqq. et XIII, p. 350, note 1.

(9) Sainte-Marie, p. 132 et dans la pl. de la p. 16.

(10) *Ibid.*, p. 133.

serpent avec, par derrière, un feuillage semblable à celui du platane[1], peut-être aussi une tête de monstre sur un fond de vague[2]; ce dernier morceau aurait pu appartenir à la bordure du tableau sculpté, et le casque à l'ornementation des angles. Les mêmes fouilles ont valu au Musée d'Alger le pied d'un autel domestique à trois faces, d'un remarquable travail, une Bacchante, un Faune et un Silène[3], l'une des copies innombrables d'un original grec perdu[4] (Pl. XI).

Cherchel a fourni le côté droit d'un bas-relief représentant Esculape[5], un tout petit bas-relief figurant un lion[6], ce qui rappelle les fauves sculptés sur le linteau d'un des couloirs du « Tombeau de la Chrétienne »[7]; Ténès, un fragment où un bouvillon descend d'un rocher et, en dessous, se distingue le haut du corps d'un homme[8].

*
* *

Les sarcophages païens ne sont pas nombreux. L'un vient d'Hadrumète (Sousse). Il a été trouvé dans un hypogée où l'on déterra ensuite la mosaïque du Minotaure tué, du Labyrinthe et de Thésée vainqueur, mosaïque qui a entièrement disparu[9]. La face antérieure offre un médaillon avec buste d'enfant, tenu par deux génies qui volent; aux angles, d'autres génies dans une attitude de deuil, appuyés sur le haut d'une torche renversée[10]. Les faces latérales montrent, sur une guirlande de fleurs, le buste de l'enfant, à gauche vêtu, à droite nu sauf une peau de bête jetée sur l'épaule. Le couvercle du sarcophage, en dos d'âne, imbriqué d'écailles et

(1) *Ibid.*, et dans la pl. citée.
(2) *Ibid.*, p. 132.
(3) Sainte-Marie, p. 133 et dans la planche de la p. 17. — Voir pl. XI, 1 à 3.
(4) Cf. bas-relief du Musée de Naples (Roux et Barré, VI, pl. 109, p. 209), vase de Salpion, etc...
(5) *Musée*, 146. Pour le culte d'Esculape à Cæsarea cf. *C. I. L.* VIII, 9320.
(6) *Musée*, 188.
(7) *R. A.*, XI, p. 186.
(8) *R. A.*, I, p. 303; *Musée*, 205.
(9) *Musée*, 132. Sur la mosaïque, voir Villefosse, *R. A. F.*, V, p. 224.
(10) Cf. Villefosse, *Miss.*, p. 469, n° 169; *R. A.*, I, p. 259 et II, p. 288 et planche.

flanqué d'acrotères, est aussi d'une excellente conservation. L'autre sarcophage vient de Cherchel[1]. Il n'est point de forme rectangulaire comme le précédent; mais il a les angles arrondis. Trouvé auprès du Cirque, il était recouvert de tuiles disposées en dos d'âne; deux analogues ont été découverts dans la même concession, l'un envoyé à Paris, l'autre laissé à Cherchel. La face antérieure offre simplement un petit cartouche autour duquel courent des strigiles. Signalons encore un petit ossuaire en marbre trouvé à Alger en 1845[2].

Les sarcophages les plus remarquables que possède le Musée sont d'époque chrétienne.

Le plus important (Pl. XIII) est l'admirable tombeau découvert à Dellys, le 31 décembre 1857, et remis par les soins du maréchal Randon et du général Thomas, alors commandant supérieur de la subdivision[3]. A l'intérieur est le mort dans un cercueil de plomb[4]. La décoration de la face antérieure a mal inspiré l'imagination de Berbrugger. Dans ces représentations si claires et d'ailleurs si uniformes, il a voulu, comme on le faisait autrefois, chercher des scènes de la vie des païens[5]. Ses commentaires fantaisistes[6], un instant abandonnés par lui-même de son vivant[7] et soigneusement rectifiés de bonne heure[8], ont été réédités après sa mort[9]. « En Algérie, dit M. de Villefosse, on s'obstine à conserver au domaine d'Esculape le tombeau de ce médecin malgré lui »[10]. C'est qu'en effet Berbrugger avait imaginé de voir la vie d'un Médecin dans les sept compartiments qui ornent les entrecolonnements de la galerie, et qui sont, on le reconnaît sans peine, la représentation très banale des

(1) *Musée,* 137.

(2) Berbr., *Icosium,* p. 28 sq., fig. C; *Musée,* 69; Devoulx, *R. A.,* XIX, p. 414, pl. X, n° 2; *C. I. L.* VIII, 9261.

(3) *R. A.,* II, p. 309 sqq.; *Musée,* 238. — Voir pl. XIII.

(4) *R. A., loc. cit.,* p. 317.

(5) Le Blant, *Sarc. d'Arles,* 1878, *Sarc. de Gaule,* 1886; Prost, *Rev. arch.,* sér. 3, X, p. 52.

(6) *R. A.,* II, p. 309 et suiv.; *Rev. arch.,* sér. 1, XV, p. 49.

(7) *R. A.,* IX, p. 213 (« Sculptures byzantines »).

(8) Julien Durand, *Ann. Arch.* de Didron, XVIII, p. 162; de Rostan, *Congrès arch.,* 1868, p. 268; Villefosse, *Miss.,* p. 386.

(9) *L'Algérie,* 1872, n° 1 et unique.

(10) Villefosse, *loc. cit.,* p. 387.

principaux miracles de Jésus. Daniel et le Serpent des Babyloniens[1], c'était « le médecin donnant sa première ordonnance à son premier client et faisant une offrande au serpent d'Esculape ». Le miracle de Cana[2] représentait le médecin « remuant un remède avec un rameau de palmier dépouillé de ses feuilles ». La scène de l'Hémorroïsse[3] avait été presque reconnue par Berbrugger : moyennant une théorie erronée sur le voile de la femme agenouillée[4], il avait réussi à y voir son médecin « explorant l'occiput d'un malade ». Dans le compartiment central, le Christ assis dans sa cathèdre, était le médecin « en train de professer ». La Multiplication des pains[5], c'était le médecin « remuant avec une grande spatule, une préparation à chaud qui bouillonne » ; la guérison de l'Aveugle[6], c'était le médecin « palpant l'artère temporale d'un jeune garçon » ; enfin la prédiction du triple reniement de saint Pierre[7], c'était le médecin « remettant un remède à un malade qui promet, s'il est « guéri, de « sacrifier un coq à Esculape ».

Dellys a fourni, non seulement ce sarcophage, mais encore les deux faces latérales d'un autre dont il manque la partie antérieure. Achetés à un officier[8], ces morceaux représentent, l'un, Daniel dans la fosse aux Lions[9], sujet qui a été signalé sur plusieurs autres monuments chrétiens d'Afrique[10], et non point, comme Berbrugger l'imaginait, « un personnage qui cueille une

(1) Villefosse, *loc. cit.*; Le Blant, *S. d'Arles*, p. 21, note 1.

(2) Sur la virga de J.-C., cf. Le Blant, *loc. cit.*, p. 2 et *S. de Gaule*, p. X. Sur la réduction des six hydries à une seule, cf. Martigny, *Dict. des ant. chrét.*, p. 97.

(3) Martigny, *loc. cit.*, p. 288.

(4) Prost, *loc. cit.*, p. 198. Cf. Le Blant, *S. d'Arles*, pl. XXVI et *Rev. arch.*, sér. 2, XXXIII, p. 356, note 3.

(5) Martigny, *loc. cit.*, p. 497; Kondakoff, *Rev. arch.*, Sér. 2, XXXIII, p. 369.

(6) Le Blant, *S. de Gaule*, p. 77 et *S. d'Arles*, p. 36; Martigny, *loc. cit.*, p. 63.

(7) Le Blant, *S. d'Arles*, p. 65 et *S. de Gaule*, p. 52; Martigny, *loc. cit.*, p. 577; Prost, *loc. cit.*, IX, p. 341; Le Blant, *Inscr. chrét. de Gaule*, t. I, p. 156 et *Rev. arch.*, sér. 3, XIII, p. 158.

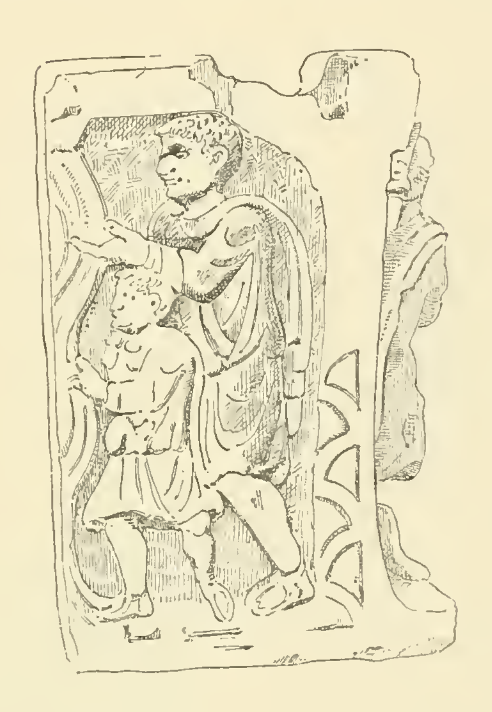
(8) *Musée*, 138; Villefosse, *Miss.*, p. 386.

(9) Martigny, *loc. cit.*, p. 200 sqq.; Kondakoff, *loc. cit.*, p. 372; Le Blant, *S. d'Arles*, p. XVI, XXVI et p. 11, *S. de Gaule*, p. 56 et 103.

(10) Sarcophage de Djemila (Delamare, *Rev. arch.*, 1849, p. 196, *Expl. scient.*, pl. 105, n° 2); sarcophage de Collo (*Const.*, sér. 1, III, pl. X); chapiteau d'Enchir-Gouçat à Khenchela (*Hipp.*, fasc. XXIV, p. IV).

datte » ; l'autre, Moïse frappant le rocher d'Horeb[1], sujet très fréquent, où Berbrugger avait vu « la moitié postérieure d'un personnage amplement drapé, enveloppé d'une grande draperie à plis





droits qui traîne derrière lui, et par laquelle le tiennent un enfant et un homme qui sont derrière lui », et M. Héron de Villefosse, la représentation des trois jeunes Hébreux dans la fournaise[2].

Le premier drogman du consulat de Tunis a, en 1858, envoyé de Carthage un bas-relief[3] (Pl. XI) qui représente, à droite, dans un édicule sur les rampants duquel des dauphins servent d'acrotères[4], le Bon Pasteur, figure des plus communes dans l'Afrique romaine[5]; à gauche, devant un cep de vigne, le Vigneron portant une corbeille

(1) Martigny, *loc. cit.*, p. 412 ; Le Blant, *S. d'Arles*, pl. I, 3, p. 3, p. 13, pl. VII, p. 27, pl. XV, 2 et p. 28, pl. XVII.

(2) *C. rendu de la Soc. de numism.*, I, 289.

(3) *R. A.*, II, p. 327 ; *Musée*, 214. — Voir pl. XI, 4.

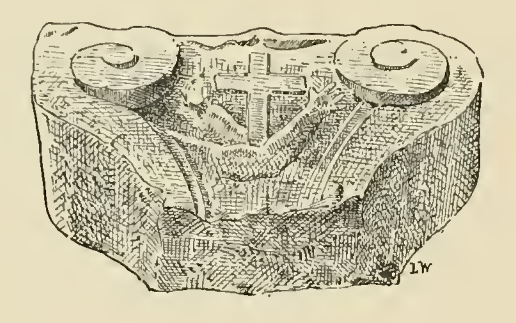
(4) Sur le *tugurium* comme symbole de l'Église, cf. Martigny, *loc. cit.*, p. 516.

(5) Sarcophage de Philippeville (cf. Delamare, pl. 156, n° 4), de Collo (cf. *Const.*, sér. 1, III, pl. X), de Lambèse, de Tipasa, de Carthage même signalés par Villefosse, *Miss.*, p. 408, note 3 ; grand nombre de fragments analogues trouvés dans ces dernières années à Carthage, Delattre, *Const.*, sér. 3, III, p. 30, note 1.

de raisins et occupé à vendanger, parabole qui n'est d'ordinaire représentée que par de nombreux petits génies ailés[1].

*
* *

Descendons maintenant les siècles pour arriver à l'époque moderne où a été taillé le chapiteau trouvé dans la maison d'une famille musulmane du cap Matifou[2]. Orné d'une croix latine, coupée obliquement, à sa base, par un sénestrochère nu et un dextrochère habillé, ce fragment porte ainsi les armoiries de l'ordre des Franciscains. Berbrugger supposait que l'indigène qui apporta cette pierre chrétienne était un renégat forcé et que cette relique, une



fois introduite chez lui, y demeura, malgré ses sculptures, soit par apathie, soit par suite de quelque idée superstitieuse. Il y a apparence que c'est tout bonnement un débris réemployé de quelque chapelle détruite.

*
* *

Quelques fragments, dans le Musée, n'ont qu'un intérêt architectural. Ainsi les *clathri* de pierre provenant d'Alger, et dont l'un porte le chrisme inscrit dans un cercle tangent[3]; le dessus d'une

(1) Martigny, *loc. cit.*, p. 226, 535 et 665; Le Blant, *S. de Gaule*, p. 44, 70, 84, 94 et 151.

(2) *R. A.*, VIII, p. 375 sqq.

(3) *Musée*, 55; Devoulx, *R. A.*, XIX, p. 425, n° 27, groupe 2, n° 12.

fenêtre ou d'une petite porte d'un édifice chrétien, avec deux colombes affrontées de chaque côté d'une couronne où est inscrit le monogramme divin; de beaux fûts de brèche, romains ou arabes[1]; des chapiteaux ioniques[2], corinthiens[3]; des chapiteaux de pilastres[4]; un joli fût de colonne[5]; la clef de pierre d'une conduite d'eau trouvée à Rous el Kenatir[6]; un siège de bain troué[7], etc.

*
* *

La collection des bronzes est loin d'avoir l'importance de ces séries de sculptures sur pierre et sur marbre. Elle renferme cependant quelques objets de valeur (Pl. XIV), en particulier la petite Vénus de Cherchel, trouvée en 1856 par un chasseur à pied du 8e bataillon sur le sol du champ de manœuvres qui venait d'être nivelé[8]; la déesse se déchausse pour entrer au bain, attitude que l'on rencontre souvent en Phénicie[9] et aussi dans les pays romains[10]; on ne peut dire si c'est la réplique d'un original connu[11]. Les fouilles dirigées par le colonel Trumelet à El Grimidi, près du Caravansérail de Sidi-Aïssa, en juillet 1871[12], ont produit, entre autres, un beau masque, peut-être un Apollon[13], des casques réduits en pièces, dont l'un a pu être tant bien que mal rajusté[14].

(1) *R. A.*, II, p. 250; *Musée*, 363 et 59; *R. A.*, V, p. 154; Devoulx, *loc. cit.*, p. 417, n° 10, groupe 2, n° 11 et p. 416, n° 9, groupe 2, n° 7.
(2) *Musée*, 125 (Alger); Berbr., *Icosium*, p. 30, fig. R et *Musée*, 109 (Alger encore).
(3) *Musée*, 51 (Alger); 184 (Cherchel); 187 (même provenance). Sur ces élégants chapiteaux de Cæsarea, cf. Monceaux, *Gaz. arch.*, 1886, p. 61.
(4) *Musée*, 113 (Alger).
(5) *Ibid.*, 142 (Cherchel).
(6) *Ibid*, 133; *R. A.*, V, p. 353.
(7) Berbr., *Icosium*, p. 26, fig. A, 1 et 2; *Musée*, 68. Pour le type, cf. Clarac, II, pl. 260, n° 69; pour l'usage, cf. Caton, *De re rust.*, c. 156 et Cassiodore, *Variar.*, l. 11, 39.
(8) *R. A.*, I, p. 227; *Musée*, 202. — Voir pl. XIV, 5.
(9) Clermont-Ganneau, *Miss.*, XI, pl. III, C, p. 215, n° 65 et pl. V, C et D, p. 237, n°s 111 A et B.
(10) Statuette de Portici (David, *Antiq. d'Hercul.*, 1781, VII, pl. I; Roux et Barré, VI, pl. 13). Cf. Clarac, IV, pl. 609, n° 1354 et 622 A, n° 1406 B.
(11) Sur les trois Aphrodites de Praxitèles, encore mal connues, et les répliques qui doivent s'en trouver dans les musées, cf. Salomon Reinach, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1888, I, p. 103.
(12) *R. A.*, XVI, p. 79.
(13) Voir pl. XIV, 1.
(14) Voir pl. XIV, 2.

C'est de l'ancienne Rusicade (Philippeville) que viennent deux remarquables fragments, achetés en décembre 1859 : une portion de l'avant-bras gauche d'une statue virile, curieuse par deux anneaux à chaton ondulé[1], et un pied de cheval[2]. La belle lampe chrétienne qui vient d'El Hadjeb est remarquable d'élégance[3]; et l'on verra avec intérêt une statuette haute de 0 m. 15, représentant la Victoire, les ailes repliées, adossée à un pilier muni d'une anse; la provenance de cette pièce n'est malheureusement pas connue.



Parmi les menus objets, on remarquera des masses d'armes hérissées de pointes[4], d'époque barbare, une estampille destinée à marquer des poteries[5], des périscélides, trouvées dans une tombe à Douéra[6], des animaux fantastiques, provenant de Sétif[7], un pied fourchu, venant de Fouka[8], le poids d'une balance romaine,

(1) *R. A.*, IV, p. 157; *Musée*, 367. Sur la question des bagues, voir encore Visconti, *Mus. Pio-Clem.*, III, 28, 29 et V, 32, ainsi que Saglio, *art. Anulus* dans le *Dict. des Antiq.*, p. 295, fig. 348. — Voir pl. XIV, 6.

(2) *R. A., ibid; Musée, ibid.* — Voir pl. XIV, 7.

(3) *R. A.*, V, p. 475, VI, p. 71 et IX, p. 320. — Voir pl. XIV, 4.

(4) *Ibid.*, V, p. 474 et X, p. 362.

(5) *Musée*, 236; *C. I. L.* VIII, 10481, 6.

(6) *Musée*, 34.

(7) *Ibid.*, 22.

(8) *R. A.*, II, p. 411. — Voir pl. XIV, 3,

venant de Ténès[1], une bouilloire avec un couvercle retenu par une chaîne, trouvée à Tipasa[2], la partie supérieure d'un *vexillum,* trouvée à Cherchel[3], et un assez grand nombre de petits bronzes sans grand intérêt.

*
* *

Le Musée d'Alger ne possède pas de grands ensembles de mosaïques, mais seulement des fragments de panneaux qui étaient plus considérables. Plusieurs de ces pièces ont une certaine valeur. Les deux meilleures viennent d'Auzia (Aumale), ont été trouvées en juillet 1851, remises au Musée par ordre du gouverneur, maréchal Randon, en 1852, et restaurées par un sculpteur d'Alger en 1854.

L'une d'elles[4] (Pl. XV) est entourée d'une brillante bordure qui encadrait, paraît-il, d'autres compartiments de cette même décoration que l'on a abandonnés[5]. Cette belle pièce est probablement l'image de l'*Hiems*[6].

L'autre mosaïque, d'Auzia (Pl. XVI) n'a pas d'encadrement, sauf deux lignes de cubes noirs[7]. Elle représente une déesse marine. C'est un des sujets dont les répliques et les variantes sont le plus nombreuses dans l'art romain, particulièrement sur les mosaïques de l'Afrique romaine[8]. Les mosaïstes aimaient les formes souples et les rapides replis des dieux de ces flots bleus qui baignent le sol d'Afrique[9]. Qu'on se rappelle les Néréides de Philippeville[10], de Tebessa[11], de Sousse[12], de l'Oued Athmenia[13], de Bône[14], de

(1) *Musée,* 61.
(2) *Ibid.,* 181.
(3) *Ibid.,* 223.
(4) *Ibid.,* 44. — Voir pl. XV.
(5) Sur une autre mosaïque d'Aumale (Léda et le Cygne) qui a péri, cf. *R. A.,* XII, p. 149 et XIV, p. 434 sqq.
(6) Voir plus loin p. 84 sq.
(7) *Musée,* 45. — Voir pl. XVI.
(8) Allotte de la Fuÿe, *Const.,* sér. 3, III, p. 199 sqq.; Villefosse, *ibid.,* p. 234 sqq.; *id., R. A. F.,* V, fasc. 32; De La Blanchère, *Bull. arch.,* 1888, p. 170 sqq. et *Coll. Alaoui,* p. 27.
(9) Villefosse, *loc. cit.,* d'après Otto Jahn.
(10) Delamare, pl. 19 à 21. Cf. Allotte de la Fuÿe, *loc. cit.,* p. 209.
(11) Allotte de la Fuÿe, *loc. cit.*
(12) De La Blanchère, *loc. cit.*
(13) Poulle, *Const.,* sér. 2, IX, p. 431 sqq.; pl. en couleur.
(14) Papier, *Lettres sur Hippone,* p. 9, pl. XX.

Bougie, morceau encore inédit[1], d'Aïn-Temouchent[2], de Carthage[3], d'Oudena[4], etc. On a supposé que ces scènes fantastiques étaient imitées de certains ouvrages de Skopas qui se trouvaient précisément à Rome, dans le Cirque Flaminius, et qui étaient fort admirés[5].

Trois fragments (Pl. XVI), petits et mutilés, viennent d'une mosaïque trouvée en Tunisie, à Oudena, l'ancienne Uthina, et qui ornait un bassin : d'où cette forme concave qui les caractérise. On n'en détacha en 1858 que ces trois morceaux[6] : une Néréide, des plus meurtries, mi-couchée sur un monstre marin, un bouclier dans la main droite, peut-être Thétis portant les armes d'Achille[7], Neptune conduisant son char traîné par deux chevaux marins[8], et l'Amour debout sur un dauphin qu'il dirige à l'aide d'une bride tenue dans la main droite, tandis qu'il a un trident dans l'autre[9].

La plus belle des mosaïques d'ordre ornemental est le grand panneau qui ne constitue qu'une faible partie du pavement trouvé à Alger en novembre 1844, lorsqu'on creusa les fondations du portail actuel de la cathédrale[10]. Cette mosaïque purement décorative, mais intéressante par cela même[11], a dû appartenir à des thermes, ceux d'où vient aussi la *sella balnearis* mentionnée plus haut[12]; ce qui a été détruit contenait aussi, dit-on, des oiseaux posés sur des

(1) Poulle, *Const.*, sér. 3, IV, p. 427.

(2) Maintenant à Sétif, chez le commandant du génie, Villefosse, *loc. cit.*

(3) Villefosse, *ibid.*

(4) Voir plus loin, et p. 87.

(5) Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 413. Cf. Clarac, texte, I, p. 481.

(6) *R. A.*, II, p. 327; *Musée*, 20. — Voir pl. XVII, 1, 2 et 3.

(7) Cf. Babelon, *Cab. des Ant.*, 1888, pl. XXVI, 4.

(8) Pour le triomphe de Neptune, cf. mosaïques de Constantine (Louvre, Delamare, pl. 141-142) et de Sousse (Musée Alaoui, De La Blanchère, *loc. cit.*).

(9) Pour la représentation des Amours, Cf. mosaïques de Tébessa, d'Hadrumète (celle du Louvre), Constantine *(id.)*, de Vieil-Arzeu (celle des Luttes), et peintures du *columbarium* de Prœcilius à Constantine, *Const.*, sér. 1, VII, p. 262, pl. XIV.

(10) Berbr., *Icosium*, p. 44 et 45 et pl. P; *Musée*, 67; Devoulx, *R. A.*, XIX, p. 419, n° 18.

(11) Villefosse, *R. A. F.*, V, 391 (projet d'une collection de mosaïques décoratives qui serait publiée sous le patronage des écoles d'art décoratif).

(12) Berbr., *Icosium*, p. 44 et pl. A, *Musée*, 68.

branches et des têtes coiffées de bonnets phrygiens[1]. D'autres fragments de même provenance, dans des caisses[2], ou de provenance différente[3], n'ont aucune valeur, mais rappellent ce qu'un voyageur arabe écrivait sur les « pavements en petites pierres de diverses couleurs » qu'il avait vus à El Djezaïr en l'an 460 de l'Hégire[4]. Enfin un fragment du couvercle d'une sépulture de Tipasa porte un bout d'inscription inintelligible[5], qu'on peut mentionner pour l'histoire des mosaïques funéraires en Afrique[6] et du christianisme à Tipasa[7]. Un autre fragment de mosaïque, de provenance inconnue, contient les restes d'une inscription.

*
* *

La verrerie est représentée par un gobelet à pied, trouvé en 1852 près du Musée, et dont l'intérêt a été signalé seulement en 1875 par M. de Villefosse[8]. C'est un de ces rares verres polychromés à figures, connus surtout par le vase Pelet du Louvre, les vases du Musée de Copenhague, et celui que le lieutenant Dufour avait trouvé dans les ruines de Thubursicum Numidarum (Khamissa) ; le sujet, un combat de gladiateurs, si fréquent sur les lampes, n'est pas rare sur les verres isochromes. La collection de « lacrymatoires » et autres verres n'a pas la moindre valeur.

*
* *

Parmi les objets de plomb, le cercueil du sarcophage chrétien de Dellys, deux ossuaires, l'un de Zuccabar (Affreville)[9], l'autre

(1) Berbr., *Icosium*, pl. Q.
(2) *Musée*, 67.
(3) 1° *ibid.*, 65 ; Devoulx, *loc. cit.*, p. 418, n° 16 ; — 2° *R. A.*, IV, p. 316 ; *Musée*, 361 ; Devoulx, *loc. cit.*, p. 419, n° 17.
(4) Berbr., *Icosium*, p. 10.
(5) *Musée*, 180 ; *C. I. L.* VIII, 9314, *A*.
(6) Villefosse, *Bull. arch.*, 1888, p. 434 sqq. et pl. XIII ; *id.*, *R. A. F.*, V, p. 399, pl. VI, 1 et 2, VII et VIII.
(7) Cf. *C. I. L.* VIII, 9313 ; Gavault-Saint-Lager, *R. A.*, 1883, p. 323, 402 sqq. et planche.
(8) *Musée*, 49 ; Villefosse, *Rev. arch.*, mai 1874, p. 282 sqq. et croquis ; *id.*, *Miss.*, p. 387.
(9) *R. A.*, I, p. 139 ; *Musée*, 196.

de Cherchel[1], trois bulles de la douane de Rusicade (Philippeville), l'une avec un buste casqué et cuirassé, une autre avec une tête de femme, la troisième avec le nom de Censorinus[2], sont les plus intéressants. Les deux figurines de plomb, d'aspect sarde, sont de provenance un peu suspecte : elles ont été acquises d'une personne qui déclara les avoir achetées d'un Espagnol, lequel à son tour les aurait découvertes en cultivant la terre dans une ferme de la Mitidja[3].

*
* *

Les objets de fer[4], de cuivre[5], d'or[6], de granit[7], d'ivoire[8], etc... n'ont pas grand intérêt. Nous signalerons seulement les pièces d'archéologie mégalithique, les unes venant de Guyotville, une des stations les plus célèbres de l'Algérie[9], d'autres rapportés de Roknia[10]; enfin les moulages, celui de l'un des deux sarcophages de Tipasa[11], celui du lion et de la lionne du tombeau des rois de Maurétanie[12], celui d'une partie du curieux bas-relief mithriaque d'Auzia[13], la copie du joli bas-relief de Cherchel qui est au Louvre[14], deux assez mauvais modèles du « Tombeau de la Chrétienne » et du Madracen, enfin le moule d'un corps humain qui avait été jeté dans la maçonnerie du fort des Vingt-Quatre heures à

(1) *Musée,* 177.

(2) *R. A.,* VIII, p. 393, IX, p. 157 sqq. ; *C. I. L.* VIII, 10484, 2 *b* et *c* et 3.

(3) *Musée,* 235 et 240.

(4) Pliant d'El-Hadjeb (*R. A.,* X, p. 362), etc...

(5) Bracelet de Cherchel (*ibid.,* VIII, p. 75), etc...

(6) Bague à chaton, d'El-Hadjeb (*ibid.,* I, p. 140 et X, p. 361).

(7) Moulins, l'un d'Alger (Berbr., *Icosium,* p. 28, fig. B, 1 et 2), un autre de Douéra (*Musée,* 18), etc...

(8) Stylet (*R. A.,* I, p. 140 ; *Musée,* 246).

(9) *Musée,* 160, 2, 219 à 222, 231. Cf. F. Regnault, *Dolmens des Beni-Missous,* Toulouse, 1873 ; W. Kobelt, *Reiseneriinnerungen aus Algerien,* Francfort-s.-Mein, 1885, dont le chap. 7 a été traduit dans la *Rev. d'ethnographie,* VI, p. 133 ; *Rev. d'ethn.,* V, p. 276, sq.

(10) *R. A.,* VIII, p. 390 et IX, p. 228.

(11) *Illustration* de sept. 1874, p. 155 ; Villefosse, *Miss.,* p. 407.

(12) *R. A.,* XI, p. 186 sqq.

(13) *Musée,* 60 ; *R. A.,* 1862, p. 81. Cf. Detlefsen, *Rev. arch.,* 1863, p. 294, pl. VIII ; Masquelez, *art. Beneficiarius,* dans le *Dict. des ant.* de Saglio, p. 688, fig. 819 ; *C. I. L.* VIII, 9057.

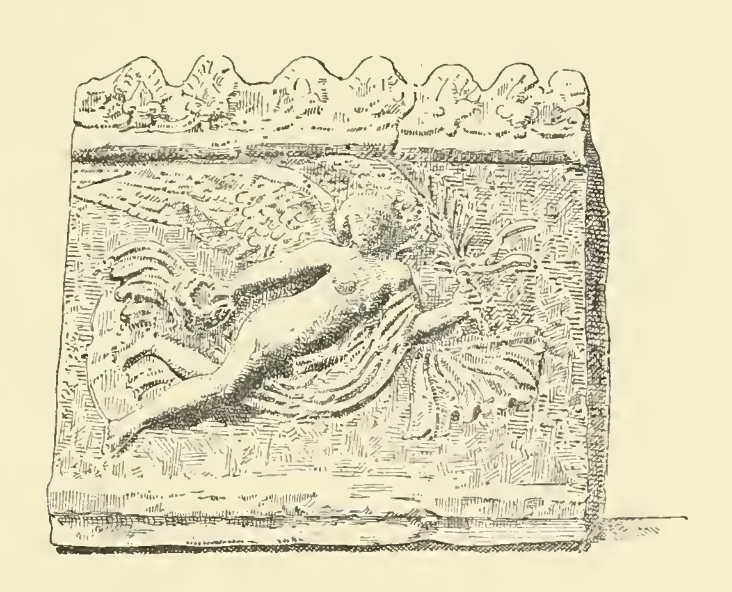
(14) L. Mercklin, *Arch. Ztg.,* XX, p. 298, pl. CLXVI ; Villefosse, *Miss.,* p. 391.

Alger. Soigneusement conservé dans une vitrine offerte par la colonie anglaise, dans la place qui est la plus en vue de tout le Musée, ce corps a été considéré longtemps comme celui du « martyr Geronimo »[1]; la canonisation de ce personnage, admis aux honneurs d'une chapelle dans la cathédrale, semble différée depuis qu'une ombre de doute s'est élevée sur l'identité du cadavre[2].

Le Musée possède aussi quelques curiosités indigènes, poteries, tambours, etc..., et un bocal d'oreilles coupées provenant d'un Bureau Arabe, trophée d'une ancienne razzia exécutée par des auxiliaires indigènes sur des rebelles.

*
* *

La collection des objets de terre-cuite est peu considérable.



Outre une série de répliques de la collection Campana envoyées par le Louvre[3], deux vases grecs à figures découverts à Bérénikê (Benghazi de Tripolitaine) et donnés en 1851 par le consul général

(1) Berbrugger, *Geronimo,* « avec portrait du martyr par le commandant Suzzoni », Alger, Bastide.

(2) El Z'dam (H. D. de G.) *Geronimo surnommé le martyr du fort des XXIV heures,* Alger, 1882 (tiré à cent exempl.).

(3) *R. A.,* VII, p. 127 : liste dressée « en attendant une description détaillée ».

de France à Tripoli[1], d'autres poteries insignifiantes de même provenance, données en juin 1887 par M. Féraud, le plat creux[2] et le vase[3] incrustés de coquillages, on remarquera surtout la plaque estampée où vole une Victoire avec une couronne et une palme enrubannée[4], l'ossuaire[5] du genre de ces urnes où l'érudition trop minutieuse de Winckelmann avait cru voir l'histoire d'Ékhétlos racontée par Pausanias[6], et celle de Clarac, la victoire du peuple laboureur contre le peuple soldat ainsi que des allégories éleusi-



niennes[7]; d'autres ont vu sur des ossuaires semblables, de fabrication étrusque, l'image d'Orestes tuant Néoptolème[8].

La collection des lampes est des moins curieuses. On y trouve

(1) *Musée*, 42 et 43. Ce dernier représente l'*anodos* de Koré (Cf. Heuzey, *Mon. grecs*, nos 14-16, 1889; cf. Coll. Bellon, n° 62, *Rev. arch.*, XV, 1890, p. 68).

(2) *R. A.*, I, p. 141; *Musée*, 197 (Matifou).

(3) *Musée*, 176 (Cherchel, trouvé dans un bateau romain échoué dans le port).

(4) *Ibid.*, 46.

(5) *Ibid.*, 169 (Cherchel).

(6) Pausanias, Ἀττ., 32, 4.

(7) Clarac, texte, II, 1, p. 696 (pl. 214 *quater*, n° 255 *bis*.)

(8) Conestabile, *Rev. arch.*, sér. 2, XII, p. 81, pl. XVI.

quatre lampes de Fouka qui portent l'inscription bien connue : « Achète les lampes fines de mon officine, pour un as »[1]. Les autres types sont assez communs : Diane en chasse sur un bige traîné par des cerfs[2], tête de Méduse, aigle[3], poisson dans une bordure formée par dix dauphins[4], sanglier attaqué par un chien, panthère sous l'arbre[5], griffon, taureau, lion, etc... Il y a aussi des lampes chrétiennes sans intérêt[6], quelques lampes avec inscription[7], et un assez grand nombre de fragments fort ordinaires, entre autres des scènes de gladiateurs.

Parmi les briques, celle de Sétif relative aux reliques des saints Étienne, Laurent et Julien[8], celle, déjà indiquée, d'Orléansville mentionnant les apôtres Pierre et Paul[9] (Pl. II), celle de Tipasa avec ses caractères négligemment gravés à la pointe[10], celles de Bougie, l'une qui avait fait imaginer les propriétés de Sabine en Afrique[11], l'autre dont l'estampille est fréquente en Italie[12], méritent une mention ainsi que le dolium d'El Hadjeb[13], l'anse d'amphore trouvée à Alger[14], l'amphore de 26 litres de M. de Sainte-Marie, tous vases dont les inscriptions sont plus ou moins illisibles, ainsi que celles de quelques menus vaisseaux de terre[15]. Nous n'oserions affirmer qu'une étude plus détaillée de ces monuments donne beaucoup de résultats.

(1) *R. A.*, II, p. 411, IV, p. 79, et IX, p. 72 à 75 ; *Musée*, 230 ; *C. I. L.* VIII, 10478, 1 *b* à *e*.

(2) *R. A.*, II, p. 322, *Musée*, 227.

(3) *R. A.*, VII, p. 199 ; cf. aussi *Musée*, 368.

(4) *R. A.*, II, p. 417 ; *Musée*, 228.

(5) *R. A.*, VI, p. 315.

(6) Cf. *Musée*, 232 et 241.

(7) Cf. *R. A.*, VII, p. 198 et *C. I. L.* VIII, 10478, 15 *b* et 59.

(8) *R. A.*, III, p. 105 ; *C. I. L.* VIII, 8632.

(9) *C. I. L.* VIII, 9716 et 9714.

(10) Villefosse, *Miss.*, p. 385, n° 21 ; *C. I. L.* VIII, 10475, 26.

(11) *Musée*, 56 ; Renier, *Rev. arch.*, sér. 2, X, p. 320 ; Creuly, *ibid.*, p. 449 sqq. ; *C. I. L.* VIII, 10475, 23, *a.* ; Masqueray, *B. C. A.*, I, p. 63.

(12) Villefosse, *Miss.*, p. 384, n° 19 ; *C. I. L.* VIII, 10475, 22.

(13) *Musée*, 182 ; Villefosse, *loc. cit.*, n° 20, *C. I. L.* VIII, 10477, 7.

(14) *C. I. L.* VIII, 10477, 3.

(15) *Ibid.*, 10479, 6, 16 *b*, 40, 47 *b*, 61, 66.

II

DESCRIPTION DES PLANCHES

PLANCHE I

COUR DU PALAIS DE MUSTAPHA-PACHA

Comme tous les patios arabes, cette cour est entourée d'un portique en arcades. Ces arcades portent un second ordre de colonnes supportant un second portique. La disposition du premier étage, où se trouve la Bibliothèque, reproduit celle du rez-de-chaussée, où est le Musée. Ce portique supérieur est orné d'une balustrade en bois de cèdre découpé, très belle, mais que l'on a malheureusement barbouillée de vert. Au rez-de-chaussée, la partie la plus remarquable, au point de vue de l'architecture, est le vestibule qui donne entrée dans le Patio. Celui-ci, de même que le portique qui en fait le tour, constitue le local du Musée, auquel s'ajoutent les salles qui donnent sous ce portique et qui, ne prenant jour que par lui, sont presque entièrement obscures. La cour est pleine d'arbres en caisses, palmiers, bananiers, lataniers ; la fontaine est garnie de

papyrus et de lauriers roses ; les murs de la cour sont fleuris de brillantes faïences. Le bâtiment est des plus pittoresques, mais des moins appropriés à son double usage.

PLANCHE II

INSCRIPTIONS LATINES

La plupart des inscriptions sont scellées dans le mur des galeries intérieures du Patio ou déposées dans les endroits les plus obscurs du Musée. Nous n'avons pu reproduire que fort peu d'entre elles, les autres étant dans la nuit. Les plus intéressantes sont citées dans le texte.

1. — INSCRIPTION CHRÉTIENNE

de Cherchel.

Aream at sepulcra cultor Verbi contulit
Et cellam struxit suis cunctis sumptibus :
Ec(c)lesiae hanc reliquit memoriam.
Salvete, fratres puro corde et simplici :
Euelpius vos sa[lu]to Sancto Spiritu.
Ec(c)lesia patrum hunc restituit titulum
M. A. I. Severiani c(larissimi) v(iri)
Ex ing(enio) Asteri.

Cette inscription semble indiquer la consécration, par les soins d'un certain Evelpius, d'une église en l'honneur de Severianus, martyr qui fut brûlé vif avec sa femme Aquila, et dont la mémoire

se célèbre le 23 janvier, d'après le martyrologe romain : le texte est d'un nommé Asterius, qui la composa « *ex ingenio suo* ». M. de Rossi a signalé le parfum de naïveté tout antique et la saveur d'archaïsme de ce morceau de poésie. Il le considère comme antérieur à l'époque de la pacification : ce n'est d'ailleurs que la restitution d'un original probablement brisé lors de la suppression des cimetières chrétiens d'Afrique par suite des émeutes populaires ou des confiscations de 258 et de 304. Evelpius avait donné le terrain pour les tombes, construit la *cella,* et laissé à l'église de Cæsarea cette *memoria* (édicule ou basilique), sans doute par testament, disposition que M. de Rossi a rapprochée d'un curieux testament trouvé sur un parchemin de Bâle. On remarquera, dit-il encore, « les symboles, qui accompagnent ce monument unique dans son genre : l'α et l'ω dans la couronne qui entoure d'ordinaire le monogramme du Christ, et la colombe avec une palme au-dessus de la tête, ce qui symbolise les deux personnes nommées dans les vers d'Asterius, le Verbe et l'Esprit ».

2 et 3. — FRAGMENTS DE BRIQUES CHRÉTIENNES
d'Orléansville.

Celle de gauche se lit ainsi : [*Memoria sancti Martyris... iesi passi*] [1]..... *issimo ae... ium dixit* ... [*memo*]*ria Apostolorum* [*Pe*]*tri et Pauli passa* ...[*a(nte) d(iem)*...] *I Non(as) Mai(as) ann(o)* ..... [*ju*]*bente Deo et Ch(rist)o ejus.*

Celle de droite porte : *Martyriu(m)* [*Pa*]*ulus, Petru(s), ...sia Cesellia,...* [*S*]*ecundilla*..... Ces briques couvraient les tombes de fidèles et de martyrs enterrés dans un sanctuaire consacré aux apôtres Pierre et Paul.

(1) Fragment de la même publié au *C. I. L.,* 9714.

4. — INSCRIPTION CHRÉTIENNE
de Cherchel.

Ainsi qu'on le voit, un prêtre, Victor, indique dans ce texte que le monument auquel appartenait la pierre, une chapelle funéraire, était consacré à la mémoire de trois fidèles, Alcimus, Caritas et Juliana, ainsi qu'à celle de la mère du dédicant, Rogata.

In memoria(m) eorum quorum corpora in accubitorio hoc sepulta sunt : Alcimi, Caritatis, Julianae, et Rogatae matri Victoris presbyteri, qui hunc locum cunctis patrib(us) feci(t).

Plaque de marbre : h. 0.33, larg. 0.40.

5. — CIPPE EN CALCAIRE
d'Alger

Dédicace à Ptolémée, fils de Juba, par L. Caecilius Rufus[1]. Sorte de calcaire. L'inscription porte : [*R*]*egi Ptolemae*[*o*], *reg(is) Jubae f(ilio), L. Caecilius Rufus, Agilis f(ilius), honoribus omnibus patriae suae consummatis, d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciendum) c(uravit) et consacravit.*

(1) Sur ce personnage, voir Cagnat, *Bull. arch.*, 1889, p. 388 sqq.

PLANCHE III

STÈLES PROVENANT DU VIEIL-ARZEU

Cette série présente un intérêt particulier au point de vue de l'art provincial africain. D'époque romaine, ou du moins postérieures à l'époque carthaginoise, comme l'indiquent les inscriptions néo-puniques qu'elles offrent, se rapportant à la religion phénicienne, comme le montrent les emblèmes qui les ornent, les pièces qui la composent représentent l'interprétation indigène des modèles gréco-puniques et romains. On peut les comparer, à ce point de vue, d'une part aux stèles romaines si communes dans tous les Musées, d'autre part à la stèle d'Abizar, travail sûrement berbère (voir Pl. VI), et enfin aux nombreuses stèles de Carthage, d'époque punique, que renferme le *Corpus inscriptionum semiticarum*. M. Ph. Berger a bien voulu en examiner pour nous les inscriptions.

I. — STÈLE EN PIERRE CALCAIRE

0.75 de haut sur une largeur moyenne de 0.43 et une épaisseur de 0.13.

Dans un arceau figurant un édicule, un personnage en relief, les bras levés, tenant des objets indistincts, sans doute deux gâteaux ronds, accosté de deux palmes tracées à la pointe. Dans le fronton, le disque ainsi figuré ⊕ sur le croissant.

Autour du croissant et au-dessus de la tête du personnage, on voit deux lignes d'écriture néo-punique, qui forment deux arcs de cercle divergents. L'inscription est peu lisible. Voici ce qu'on croit y lire :

//////ᴗ 7X/ˣ(ᴗ)X ı 99ᴗ ᴗ//////

////x/// ŋ[x]⊗ıoq ´

Plus bas, au côté droit du personnage, un alef ✕ néo-punique.

2. — STÈLE EN CALCAIRE

0.89 de haut sur une largeur moyenne de 0.32 et une épaisseur de 0.10.

Personnage debout, tenant dans sa main droite un grand caducée; à sa gauche, une figure plus petite rappelant le symbole ordinaire de Tanit et au-dessus une autruche. Entre les deux personnages un hé я néo-punique. Dans le fronton, le croissant, et sur le linteau une inscription néo-punique très fruste. La stèle a une queue destinée à l'encastrement.

3. — STÈLE EN CALCAIRE

0.94 de haut sur une largeur moyenne de 0.41 et une épaisseur de 0.14.

Personnage nu, debout, les bras étendus, tenant une patère et une grenade[1]. Dans le fronton, le croissant surmonté d'un petit disque et d'un disque plus grand. Dans la plinthe, une inscription néo-punique dont on ne reconnaît plus que les lettres suivantes :

1····7 7 9 C

La stèle repose sur une base plus large qui devait servir de support à un coffret contenant des ossements ou à une offrande. On voit encore à la partie supérieure de la base les traces de scellement.

4. — STÈLE EN CALCAIRE

0.83 de hauteur sur une largeur de 0.61 et une épaisseur de 0.18.

Édifice représenté par un fronton, une architrave et des co-

(1) Ou bien peut-être un gâteau rond et un gâteau à cornes. Comp. *Le Sanctuaire de Saturne à Aïn Tounga, Bull. arch.*, 1889, p. 261 sqq.

lonnes dont les chapiteaux ont de larges volutes et sont surmontés d'un abaque très saillant de style égyptisant. A l'intérieur, une déesse nue, avec un collier au cou, les cheveux indiqués par un bourrelet circulaire, que Berbrugger prenait pour un bonnet, et qui rappelle la coiffure de la déesse Hathor. De ses deux mains, la déesse tient un voile, qui s'arrondit en forme de dais autour de sa tête. A droite et à gauche, deux colonnettes, sur lesquelles reposent les bras de la déesse, et qui forment avec le voile comme un petit édicule autour d'elle. Il faut sans doute voir dans cette déesse la *Dea Caelestis*. Le voile représente la voûte du firmament, et les deux colonnes en sont les fondements, dont il est souvent question dans les Psaumes. Dans le fronton, le disque sur le croissant est accosté de deux autres disques plus petits.

A droite de la tête, un alef X.

5. — STÈLE EN CALCAIRE

0.48 de haut sur une largeur moyenne de 0.42 et une épaisseur de 0.10.

Très analogue au numéro 1. Édicule avec personnage accosté de deux palmes, debout et les bras levés; dans le fronton, le croissant et le disque radié; sur l'architrave une inscription néo-punique.

[X/] ת XX ··· ٩ ··· ו ח X ש

Ceci est le vœu. . . . . sa voix (?)

Au-dessous du bras droit du personnage, un alef X.

PLANCHE IV

STÈLES DIVERSES ET IDOLE DU VIEIL-ARZEU

Les stèles reproduites dans cette planche sont d'époque et de provenance diverses. Tandis que la bizarre idole du Vieil-Arzeu appartient vraisemblablement, comme peut-être quelques-unes des stèles de la planche précédente, à l'époque où la Maurétanie n'était pas encore province, et que la stèle provenant probablement de Tunisie — du Kef, croit-on, — accuse une parenté de style parfaite avec cette même série, celle de Dellys, en revanche, est toute punique; celle d'Alger et celle de Tipasa, purement phéniciennes de religion, rappellent beaucoup la facture des œuvres gréco-carthaginoises ; et celle d'Azeffoun, inspirée par les mêmes cultes, est une stèle funéraire, qui se révèle en même temps bien romaine par son travail net, ferme, industriel, autant que par son inscription.

1. — STÈLE PROVENANT D'AZEFFOUN

Grès ; hauteur 1.10, largeur 0.55, épaisseur 0.10

Azeffoun, maintenant Port-Gueydon, est un village kabyle des Zekhfaoua, sur la mer, entre Dellys et Bougie. Brisée en deux morceaux dans le sens de la largeur, la pierre porte une inscription funéraire latine, avec le nom de Modius Secundus Latas; un tableau avec une rosace au centre d'une grosse couronne dont les deux rameaux sont rattachés en haut par une rosace, et dont les lemnisques flottants sont terminés par une feuille de lierre; un fronton, avec le croissant surmonté d'une pomme de pin et accosté de deux objets très peu distincts.

2. — FRAGMENT D'UNE STÈLE

de Tipasa.

Restes d'un adorant chaussé de sandales et vêtu d'une longue tunique, debout dans un édicule; sur la plinthe, restes du groupe bien connu des colombes affrontées qui boivent au même vase. Hauteur 0.33, largeur 0.27, épaisseur 0.20.

3. — STÈLE

provenant, dit-on, d'Alger même.

Personnage vêtu, dans une niche décorée de lierre : il tient de la main droite les plis de son vêtement, de la gauche un alabastron. Dans le tympan, croissant renversé et disque à six rayons, à droite un caducée, à gauche le symbole de Tanit.

Le croissant renversé sur le disque est un symbole carthaginois.

4. — STÈLE

provenant, semble-t-il, du Kef. — Hauteur 0.53, largeur moyenne 0.27, épaisseur 0.15.

Personnage, les mains levées, surmonté du croissant, accosté d'un objet où il semble que Berbrugger ait signalé quelque chose « de relatif au culte du phallus » : c'est simplement un cône de pin, autant qu'on peut le voir.

5. — STÈLE

de Dellys. — Hauteur 0.76, largeur 0.39, épaisseur 0.08.

Dans le tympan, le symbole de Tanit, et en-dessous le croissant

et la grenade. Le tableau représente une porte fermée, sans doute la même que sur certaines stèles funéraires on voit entrebaillée.

6. — IDOLE D'AMMON

provenant du Vieil-Arzeu. — Hauteur 1.20, diamètre 0.30.

Dieu en forme de fût, très grossièrement travaillé; grosse tête, oreilles indiquées par de petits trous ronds, nez à peine saillant, bouche figurée par une ligne creuse, cornes recourbées vers le bas de la tête, bras adhérents au torse et mains peut-être croisées sur le ventre. Ce monument, ainsi que les numéros 2, 3, 4 et 5, est en pierre calcaire. Berbrugger proposait d'y voir « Gourzil, fils de Jupiter Hammon, ce dieu auquel le roi numide Iarbas prétendait devoir le jour par la nymphe Garamantis ». Il s'agit évidemment de Baal Haman, figuré sous les traits bien connus de Jupiter Ammon.

PLANCHE V

STÈLES DIVERSES ET BAS-RELIEF D'ABEKKAR

Les six objets qui remplissent cette planche proviennent d'endroits divers, de Guelma, de Kabylie, d'Alger même et de ses environs. Aussi différents des uns les autres que le sont ceux de la planche précédente, ils sont peut-être, à peu de chose près, contemporains entre eux. Le mot d'*âge,* en effet, pour ces œuvres, implique bien moins une date d'exécution qu'une étape dans l'évolution de l'art. L'artisan qui a fait la stèle d'Abizar, reproduite dans la planche suivante, peut être presque contemporain de celui qui, probablement dans le même lieu, a fait le numéro 1 de cette planche-ci. Mais comme art il est plus ancien; il est original, indigène, et l'autre reproduit, quoique mal, un modèle évidemment romain. De même le cavalier de Bab-el-Oued (n° 6) et les animaux d'El Achour (n° 5) sont, comme d'innombrables reliefs trouvés aussi en Maurétanie, du IIe ou du IIIe siècle, tandis que les numéros 2, 3 et 4, bien que peut-être assez peu antérieurs, rappellent l'art grécisé de Carthage en même temps que les cultes puniques.

I. — STÈLE

provenant vraisemblablement d'Abizar, chez les Beni-Djeddad, dans la grande Kabylie. — Hauteur 0.61, largeur 0.92, épaisseur 0.11.

Dans un cadre, personnage dont le bras droit pend le long du corps, tandis que l'autre tient une lance. Sur la bordure supérieure se lit une inscription latine; incomplète à droite. On y voit TABLA DEO MASI/... Elle nous apprend donc que cette sculpture grossière sur un simple morceau de grès grisâtre est une *tabula*

votive à un dieu local dont le nom commençait par *Masta (?)*. Comparer cette stèle avec un curieux bas-relief d'Aumale qui est très analogue[1].

2 et 4. — STÈLES

de Guelma. — Hauteur du n° 2, 0.56, largeur 0.32, épaisseur 0.11. Dimensions analogues pour le n° 4.

Personnages à grappes de raisin : l'un est dans un édicule, l'autre tient de plus un cône de pin. Le Musée possède trois autres fragments analogues de même provenance.

3. — BAS-RELIEF

trouvé dans les fouilles du monticule d'Abekkar, à droite du chemin de Ighil Guefri à Tala-Amara, en Kabylie.

Le peu qui en reste semble montrer une procession de quatre hommes vêtus, tenant, l'un les deux anses d'une longue amphore, le second un vase beaucoup plus petit, l'autre un vase à boire et un grand caducée. Ils paraissent se diriger vers un buste monté sur un support; peut-être existait-il, de l'autre côté, une procession analogue. On sait encore, par des indications précises recueillies au moment de la découverte, qu'un autre morceau de ce bas-relief d'Abekkar — probablement oublié chez les Beni-Raten lors de l'envoi du précédent — représentait deux chevaux au galop, l'un d'eux monté, un personnage debout « coiffé du bonnet phrygien et vêtu d'une tunique courte », les bras tendus, et, devant lui « une chèvre ou gazelle » fuyant. Le monument, dans son ensemble, devait être une de ces grandes stèles à registres superposés comme

(1) Voir *R. A.*, VII, p. 211 sqq., et *C. I. L.*, III, 9028.

on en trouve beaucoup en Afrique, et comme le Musée même en possède d'autres.

5. — BAS RELIEF D'EL ACHOUR

aux environs d'Alger. — Hauteur 0.80, largeur 0.50, épaisseur 0.25.

La face supérieure de ce cube de pierre présente une large encoche. Tableau avec deux animaux superposés, « exécutés dans le style de nos bonshommes de pain d'épice », comme dit la *R. A.* L'un est un bœuf; l'autre une ânesse, mal figurée et plus semblable à une jument. L'inscription latine qui les accompagne se lit couramment : « *Anibas Sa...s filus, abes de rebus meis; abes asina matrice que illic ades(t)* ». Mais on ne s'explique pas l'intérêt que l'on a pu avoir à sculpter ces sujets et ces mots sur la pierre.

6. — STÈLE

d'Alger, quartier de Bab el Oued. Hauteur 0.76, largeur 0.46, épaisseur 0.19.

Dans une niche à fronton très simple, cavalier vêtu d'une tunique; dans la main droite il tient la bride; il ne semble pas que le cheval ait de selle. Bien que le sujet représenté soit fréquent en Afrique, cette pierre a un assez grand intérêt local, l'archéologie figurée d'Icosium, comme son épigraphie, étant jusqu'à présent assez pauvre.

PLANCHE VI

STÈLE LIBYQUE D'ABIZAR

Dalle irrégulière de grès; hauteur de 1.55 à 1.35 ; largeur de 1.10 à 0.88; épaisseur de 0.10. Découverte dans un verger, à Abizar en Kabylie.

Cette planche est la première reproduction photographique qui ait été publiée de ce monument, dont l'inscription a donné lieu à discussion. Le général Hanoteau y voyait : « A Ioukas (ou bien Ioukar) ; Annoures rend hommage à son maître ». Berbrugger proposait d'y lire le nom de « Iakous ». Aristide Letourneux y reconnaissait plutôt : « Babadjedel fils de Kazrouz Radji ». M. Halévy: « Ravaï Mahanradun Bab fils de Lal ». M. Masqueray, qui a lu : « Babaouadil fils de Kenroun Ravaï », a rapproché, dubitativement il est vrai, le nom de Babaouadil de celui de Boabdil, dernier roi de Grenade. Cette remarque n'a pas rencontré l'assentiment des savants, le nom de Boabdil étant, comme chacun sait, une déformation espagnole du nom arabe Abou-Abd-Illah.

Le bas-relief représente un cavalier en armes, un bouclier rond et trois javelots dans la main gauche, le bras droit étendu et la main élevée à la hauteur du front, avec un objet rond, mais incertain, entre le pouce et le second doigt. Sur la croupe du cheval est posé un personnage de petite taille, la main gauche en contact avec le guerrier et la main droite également levée : il tient dans celle-ci une arme. Le cavalier a la barbe triangulaire, pointue, descendant sur la poitrine. M. Masqueray a proposé d'y voir le voile des Touareg, le *litam.* Cette assimilation paraît d'autant plus difficile à admettre que la moustache est séparée de cette barbe de manière à indiquer la bouche, trait du visage que le *litam* a précisément pour but de cacher. Le cheval porte au cou un amu-

lette[1] où Berbrugger voyait un phallus. En avant du cheval se trouvent deux animaux : l'un quadrupède, peut être un chien, suivant M. Masqueray, l'autre, qui semble un volatile, peut être une autruche, comme le pensait Berbrugger. Le sens de ces représentations est incertain. Berbrugger y voyait un chasseur, « peut-être le « dieu de la chasse. Le petit bonhomme qui le suit, croyait-il, vient « de battre le buisson avec son matrag et de lancer les deux animaux, « qui figurent comme échantillon du gibier à poil et à plume ». Cette explication anecdotique a peu de chances d'être la vraie.

Le relief est sculpté moins que gravé. On le rapprochera avec intérêt de deux monuments analogues, découverts par M. Masqueray en 1881 à Souama, chez les Beni-bou-Chaïb. Ce sont des stèles grossières figurant sans doute des chefs indigènes, ceux, dit-il, auxquels Rome avait remis l'administration des peuplades de la montagne. Babagedel, désormais célèbre grâce aux travaux que cette stèle a suscités, était un personnage de même espèce.

La stèle d'Abizar est un monument capital pour l'histoire de l'art antique indigène. Elle représente, à l'âge romain, la tradition directe de l'art berbère le plus ancien. Les procédés de sculpture, les partis pris de dessin dont elle témoigne dérivent tout droit de la pratique à laquelle sont dues les grandes sculptures rupestres de Hadjar el Khenga, comme celles de Moghar, de Tyout, d'El Hadj Mimoun et de tant de points du Souf et du Sahara.

(1) Cf. les chevaux vainqueurs de la mosaïque d'Hadrumète, *Coll. Alaoui,* p. 20 sqq., et les médaillons trouvés dans la même habitation, *ibid.,* p. 23 et 25, et les talismans que portent encore au cou, suspendus de la même manière, les chevaux et les mules de nos Arabes.

PLANCHE VII

LA VÉNUS DE CHERCHEL

Ce beau marbre, dont toutefois le mérite a été exagéré, n'a plus qu'une hauteur de 0.96 : il ne subsiste de la figure que le tronc et les cuisses. On y reconnaît l'une des nombreuses variantes d'une des Aphrodites de Praxitèles, celle de Knide. La déesse, déjà nue pour entrer au bain, le corps un peu penché en avant, a probablement déposé ses vêtements à sa droite. La main gauche avait un geste pudique, indiqué nettement dans un distique d'Ovide : il reste sur la cuisse droite l'indication des tenons qui assujettissaient les doigts de cette main gauche. Sur le dos se voient encore quelques mèches de cheveux qui flottent. Vue de dos, elle rappelle les éloges enthousiastes que Kallikratidès, dans les Erotes de Lucien, donne « à ses belles proportions, aux cuisses « pleines, à la prise agréable que ces flancs charnus offrent à la main « qui les touche, à la grâce qui arrondit les chairs des fesses, qui ne « sont ni trop maigres ni sèchement étendues sur les os, et ne débor- « dent pas non plus en un excessif embonpoint, enfin au sourire « des deux petites fossettes creusées sur les reins de chaque côté ». La partie antérieure du torse offre malheureusement moins de qualités : le travail en est à la fois sec et mou. Toutefois l'exécution de cette statue est soignée : elle ne présente pas, comme la plupart des répliques de l'Aphrodite de Knide, l'image retournée. On peut supposer que de la main droite elle retire ses voiles et les pose à sa droite sur quelque haut vase. Les répliques de l'œuvre de Praxitèles sont rares, suivant la remarque de M. Reinach, en comparaison des figures qui ressemblent à la Vénus de Médicis, sortant du bain; la plus belle de toutes, celle du Vatican, présente ce retournement de l'image originale que l'on n'observe pas ici.

PLANCHE VIII

NEPTUNE COLOSSAL DE CHERCHEL

La mauvaise conservation de cette statue colossale, brisée en quatorze morceaux lorsqu'on la trouva, et la mauvaise qualité du marbre, qui est commun, traversé de veines bleues et sensible à l'humidité, nuisent à l'effet décoratif de l'œuvre, d'ailleurs quelque peu lourde et banale d'exécution. La pointe du nez est brisée; elle était attachée, dès l'antiquité, par un tenon de fer qui est resté en place. Il manque encore l'avant-bras gauche, la jambe gauche, presque tout le bras droit. Plusieurs fragments, mal rattachés lors de la mise en place, sont épars autour de la statue : ce sont des parties de bras, la main droite tenant un petit dauphin auquel il manque la tête, un débris du gouvernail où reposait cette même main sur le haut du tronc d'appui. On a trop admiré autrefois des qualités qu'on se plaisait à découvrir dans ce colosse : le fini a été trouvé des plus soignés, le style grandiose et élevé. Cette admiration n'est pas méritée : même si la statue de Cherchel est la réplique de quelque Poseidon en bronze d'origine grecque, la tête est ordinaire et le travail manque de souplesse. On voit encore sur l'épaule gauche un débris de la hampe du trident que le dieu tenait de la main gauche. La statue a 2.20 de haut. Le dos est à peine épannelé.

PLANCHE IX

STATUES ET GROUPE PROVENANT DE CHERCHEL

1. — BERGER

Statue donnée par M. Waille, professeur à l'École des Lettres d'Alger. — 1.02 de hauteur.

La tête manque; le bras gauche est brisé au-dessous du coude, le bras droit à la naissance; les jambes et le tronc d'appui sont rompus par le travers. C'est un pâtre, la jambe gauche croisée sur l'autre, à demi-vêtu d'une courte peau de bête nouée sur l'épaule gauche. Sa syrinx de roseaux est pendue à l'une des saillies du tronc d'appui, au pied duquel est couché un animal semblable à un veau. A la hauteur du téton gauche un débris de gros tenon semble indiquer que la main gauche s'appuyait sur la poitrine : peut-être le berger jouait-il de la flûte. M. Waille a vu dans cette statue l'image d'un Bacchus ou d'un Faune : mais l'absence de la petite touffe de poils hérissés à la naissance des reins, la présence d'un animal paisible et somnolent comme ce veau, au lieu du félin traditionnel au pelage vergeté, à la patte dressée, le caractère purement pastoral du vêtement et de la syrinx rendent cette assimilation peu vraisemblable.

2. — HERMAPHRODITE ET FAUNISQUE

Ce joli groupe est maintenant en fort mauvais état. Il était brisé en huit morceaux lorsqu'on le découvrit : il manque les têtes des deux personnages, le bras droit de l'Hermaphrodite, le bas de sa jambe droite qui est passée derrière le corps du jeune enfant, la jambe et le pied gauches, presque tout le corps du Faunisque et ses pieds. Le groupe, dans l'état actuel, a une hauteur de 0.87 et une largeur de 0.74. Il est traité avec sobriété : le siège de rocher n'est

point surchargé de ces attributs qui se voient sur des groupes analogues, pardalide, syrinx, pedum pastoral. L'Hermaphrodite est remarquable d'élégance : sa poitrine est traitée avec goût, les seins fermes et jeunes pointent avec une séduction charmante, un cercle très simple orne le bras gauche. Ses criminelles intentions sont indiquées par le geste du bras droit étendu vers le Faunisque qui se débat, par la chute des draperies qu'un mouvement trop brusque fait glisser au-dessous de la ceinture, et, ajoute M. Héron de Villefosse, par le serpent qui rampe à la base du rocher. Les groupes analogues offrent presque tous un symbole semblable, soit une tortue soit un serpent tenu dans le bec d'un aigle : ce sont, paraît-il, des allusions à l'infécondité. Le Faunisque est prisonnier entre les cuisses de l'Hermaphrodite, serrées dans une crise voluptueuse : il résiste et pose la main gauche sous l'aisselle de son mystérieux ami qu'il voudrait repousser. Le bas de ses reins est garni de cette petite touffe de poils rudes et frisottants, qui a la forme d'une petite queue de cheval, et qui est l'un des attributs habituels des Faunes et des Satyres.

3. — BACCHUS

rapporté, comme le n° 1, par M. Victor Waille.

Debout, nu, une draperie posée sur l'épaule gauche, les deux jambes croisées l'une sur l'autre, le corps fortement hanché, le jeune dieu est un peu mutilé : il manque la tête et les deux bras. Auprès de lui se distinguent les restes de deux figures accessoires. A droite, les griffes de la panthère habituelle, au repos, debout sur la patte droite, la patte gauche probablement dressée. A gauche, les pieds d'un de ces jeunes enfants qui servent d'échansons à Bacchus : il reste sa main droite levée vers la cuisse du dieu. Hauteur : 1.21. Le modelé est peu soigné; les jambes sont un peu lourdes et les pieds trop forts.

PLANCHE X

TÊTES DE DIVERSES PROVENANCES

Cette planche donne un choix des têtes les plus belles qui soient au Musée. La provenance en est assez variée, et il ne reste malheureusement rien des corps auxquels elles ont appartenu. Elles sont, sauf une seule, en marbre.

I. — TÊTE DE BACCHANTE

de Ténès (?). — 0.15 de haut.

La provenance n'est pas certaine. Légèrement inclinée à gauche, le front serré par un bandeau au-dessus duquel se répandent les cheveux, séparés par une raie, en trois mèches souples, tandis que d'autres boucles glissent sous le bandeau, couvrent les tempes et passent sur les oreilles pour former, les unes par derrière un épais chignon, d'autres quelques mèches qui retombaient sur la poitrine, cette tête est encore remarquable par les grandes feuilles de lierre et les beaux corymbes qui la couronnent.

2. — TÊTE

Provenance inconnue. — Hauteur 0.23.

La figure est jolie, mélancolique, assez bien conservée, sauf la pointe du nez qui est brisée à droite. La coiffure est caractéristique : on croit y reconnaître le krôbylos grec, ramené sur le sommet de la tête, noué en un nœud épais dont les deux parties se dressent comme des cornes larges et courtes. C'est une copie d'un original grec, probablement d'une Coré.

3. — TÊTE

Provenance inconnue. — Hauteur 0.20.

Remarquable, malgré la sécheresse du travail et l'exécution dure des yeux et des lèvres. Encadrée par une épaisse chevelure dont une légère mèche se joue sur le milieu du front, une bandelette posée à plat la serre et retient les boucles abondantes. Le derrière de la tête n'est pas dégrossi : la statue était adossée. Imberbe, les sourcils légèrement froncés et les paupières à demi retombées, les lèvres froidement entr'ouvertes, cette tête respire une expression de jeunesse et d'ennui qui fait penser, sinon à Antinoüs, du moins à l'un des demi-dieux efféminés et mélancoliques que les religions de l'Asie Mineure avaient introduits dans le panthéon latin, tels qu'Attys, ou à un jeune berger, à ou quelque dieu des campagnes.

4. — TÊTE DE FAUNE

de Djidjelli : hauteur 0.23.

Reconnaissable à la gaieté narquoise de sa physionomie éveillée, au sourire des lèvres sensuelles, aux oreilles légèrement caprines et au front déjà orné de la protubérance naissante de ses cornes de bouc. Les longs cheveux emmêlés sont serrés d'une couronne de roseaux et de cônes de pin. Le nez, déjà court, a été un peu meurtri ; mais les joues renflées, les mèches folles et la bouche ironique ont peu souffert.

5. — TÊTE D'EMPEREUR

de Carthage : hauteur 0.34.

Cette admirable tête est presque intacte : le côté gauche de la

pointe du nez a seul souffert. Ceinte d'une large couronne de feuilles et de baies de laurier, dont les lemnisques flottent sur les épaules et le col, elle offre des cheveux disposés sur le front en petites boucles courtes et frisées avec recherche, et une barbe encore plus courte et plus correctement soignée. Ce pourrait être, comme l'a pensé M. de Sainte-Marie, un Hadrien, mais fortement idéalisé.

6. — TÊTE TROUVÉE A ALGER

Hauteur 0.25.

Les cheveux sont couronnés, peut-être d'épis : ce pourrait être une tête de Cérès ou l'image d'une de ces nombreuses divinités allégoriques qui lui sont voisines, ou de l'Été. Le profil, bien que mutilé, a du charme; le front est beau et bien dégagé, l'œil et la lèvre sourient doucement, le port de la tête est fier, l'expression presque méditative.

7. — TÊTE

Provenance inconnue. — Hauteur 0.30.

Très probablement un portrait. Il est peu vraisemblable que cette tête ait appartenu soit à un Jupiter soit à un Esculape. On y note quelques traces de peinture sur le globe des yeux et sur les lèvres : ce sont des barbouillages modernes. Cette tête n'est pas en marbre, mais en pierre grisâtre. Le travail en est beau, plein de vie.

8. — TÊTE

Provenance inconnue. — Hauteur 0.25.

Le nez est écrasé, le menton meurtri ainsi que le sourcil droit. Le personnage est un peu chauve; la suture du crâne est très

indiquée ; des cheveux bouclés et très courts ne couvrent que les tempes et l'arrière de la tête, qui est taillé suivant une section plane. Les yeux largement ouverts, les prunelles dilatées, les rides du front nombreuses et indiquées par deux séries de demi-cercles qui partent du nez, les lèvres grosses, épaisses et saillantes, tout contribue à donner à cette étrange physionomie quelque chose d'effaré. C'est un portrait. On remarquera la barbe travaillée au trépan.

9. — TÊTE

Provenance inconnue. — Hauteur 0.27.

Le haut n'est pas dégrossi : le sculpteur a seulement laissé une partie tronconique sur le sommet de la tête, destinée sans doute à recevoir une coiffure de métal. Les cheveux sont massés en bandeaux réguliers qui se recouvrent les uns les autres ; autour de la raie médiane ils forment comme un croissant lunaire. La figure a beaucoup souffert, mais les modelés restent encore très beaux.

10. — TÊTE DÉCOUVERTE A CARTHAGE

Hauteur 0.34.

Avec sa chevelure flottante, sa barbe épaisse, sa physionomie sombre, elle fait songer à Pluton. C'est un Sérapis, très vraisemblablement ; car on remarque, au sommet du crâne, le cercle et la mortaise assez profonde où s'encastrait le pied du modius, attribut ordinaire de ce dieu. Le Musée possède une seconde tête analogue, mais plus petite et en pierre dure.

11. — TÊTE DE POMONE D'ALGER

Hauteur 0.33.

Malheureusement le nez est brisé, et le menton mutilé. Penchée

sur l'épaule droite avec une remarquable expression de mélancolie, cette figure présente une chevelure abondante, coquettement disposée en boucles larges que le sculpteur n'a pas indiquées avec une précision trop sèche. Ce qui ajoute au charme particulier de cette tête, c'est une gracieuse branche de poirier, fixée sur le côté gauche; les feuilles se mêlent aux ondulations des cheveux sur le haut du front; deux belles poires pendent sur la tempe.

PLANCHE XI

SCULPTURES PROVENANT DE CARTHAGE

Cette planche, ainsi que la suivante, contient des antiquités appartenant à des époques différentes, depuis l'art grec jusqu'à l'époque chrétienne.

1 à 3. — PIED D'UN PETIT AUTEL DOMESTIQUE

Vue des trois faces.

Le travail est des plus gracieux. M. de Sainte-Marie, qui l'a découvert, y croyait voir Cybèle, Bacchus et Silène. La hauteur de ce qui reste est 0.33; la largeur de chaque face, 0.19. En haut, et peut-être aussi en bas, on remarque un trou de scellement.

1. — UNE BACCHANTE. — Vêtue d'étoffes légères, la tête fortement rejetée en arrière, elle exécute une danse passionnée et porte un tympanon dans la main droite.

2. — UN FAUNE. — Entièrement nu, posé sur la jambe droite, le pied gauche rejeté légèrement en arrière, la tête un peu penchée sur la poitrine et éclairée d'un sourire moqueur, il laisse pendre le bras droit et dresse le bras gauche sur lequel flotte une peau de panthère : un quadrupède semble s'élancer pour la mordre. La houppe de poils qui caractérise les Faunes se distingue assez bien à la naissance des reins pour qu'on ne reconnaisse pas un Bacchus dans ce gracieux personnage.

3. — SILÈNE. — Reconnaissable à son nez difforme, à la calvitie du haut de son crâne, à sa barbe en broussailles, le torse nu, il étend de la main droite le pan d'une étoffe qui s'enroule sur son ventre, et de la main gauche, relevée à la hauteur de l'épaule, porte une corbeille de fruits.

4. — LE VIGNERON ET LE BON PASTEUR

Donné par M. Alph. Rousseau. — Hauteur 0.50, largeur 0.56, épaisseur 0.07.

Ce bas-relief, d'époque chrétienne, présente deux personnages. Le Vigneron, entièrement nu, porte une corbeille déjà pleine de raisins, et, de la main droite, cueille une grappe à un cep de vigne aux rameaux sinueux. A sa droite, dans un édicule supporté par deux colonnettes composites dont les tailloirs soutiennent un fronton surbaissé sans entablement, est debout le Bon Pasteur. Sur les rampants du fronton, des dauphins servent d'acrotères. Vêtu d'une courte tunique serrée autour des reins par une ceinture, il porte sur le cou la Brebis, deux pattes dans chaque main. Ce bas-relief résume ainsi deux des paraboles les plus populaires de l'Ecriture. L'exécution en est mauvaise. Berbrugger, toujours mal inspiré par les sujets religieux, avait imaginé de retrouver dans ces figures « le type berber ». Ce fragment appartenait à une suite de sujets qui décorait probablement un sarcophage.

5. — BAS-RELIEF TROUVÉ A LA MALGA

Donné par M. Léon Roches. — Hauteur 0.98, largeur 1.13 avec les rebords ; hauteur des personnages 0.77 ; saillie du rebord sur le champ évidé 0.115.

Le caractère des figures est absolument romain ; les types sont si directement empruntés à la vie courante qu'on a peine à y reconnaître des êtres divins. Il est cependant très probable que les deux personnages de gauche sont des dieux, étant donné

le socle sur lequel ils sont posés. On peut y voir Mars et Vénus, à laquelle un petit Amour remet l'épée du dieu guerrier. Quant au troisième personnage, il est difficile de décider si c'est un homme ou un immortel, les pieds manquant, et par conséquent le socle qui pourrait les supporter. Ce marbre est d'un travail très précis et soigné, mais d'un art assez commun.

PLANCHE XII

SCULPTURES PROVENANT DE CARTHAGE

Quatre de ces pièces sont puniques, les autres d'art gréco-romain.

1 et 2. — FRAGMENTS D'UN SARCOPHAGE

Hauteur d'un fragment 0.32, largeur 0.30; hauteur de l'autre 0.48, largeur 0.39.

L'œuvre représentait un combat d'Amazones. Un des morceaux représente le haut du corps d'une femme nue qui tombe et dont la tête s'incline sur l'épaule : l'œil droit et la bouche ont une expression de vive souffrance. Au-dessus de l'épaule droite il semble qu'un pan de manteau flotte. Sur le peu qui reste du bras gauche on distingue un petit amour ailé, la tête tournée à droite, élevant de la main droite une lance que soutient la main gauche. Cette petite figure, qui est au trait, disparaît malheureusement dans la photographie.

L'autre fragment montre un homme au torse nu, qui, de la main gauche, soutient le bras gauche d'une femme nue dont la tête, gravement mutilée, retombe. On reconnaît dans ce morceau le groupe habituel de Thésée et de Penthésilée, aussi traditionnel dans ce combat que le combat lui-même est fréquent sur les sarcophages.

3, 4 et 5. — PETITES STÈLES VOTIVES DE PIERRE GRISE

La hauteur varie de l'une à l'autre : 0.87, 0.80, 0.56. La plus mutilée a des volutes sculptées au sommet des piédroits de la niche.

Le personnage représenté appuie la main gauche sur le côté, ou sur le milieu de la poitrine; sur le n° 3, il serre un pli de son vêtement et tient un disque à plat contre sa poitrine. La main droite est levée en signe d'adoration. Il existe encore au Musée une quatrième stèle semblable; ces monuments sont des plus abondants en Tunisie.

6. — STÈLE

hauteur 0.64.

Personnage vêtu d'une longue robe et peut-être même d'une toge, tenant une grappe de raisin, debout sur un socle large et bas, à l'intérieur d'un édicule reposant sur des colonnettes diminuées, dont le chapiteau, de genre corinthien, est surmonté d'un tailloir où pose le fronton. Dans le tympan, Tanit accostée de deux dauphins; à l'extérieur, acrotères et palmette au sommet.

PLANCHE XIII

SARCOPHAGE CHRÉTIEN PROVENANT DE DELLYS

Dimensions du tableau sculpté : long. 2.15, haut. 0.52. Hauteur de la plate-bande supérieure : 0.17.

La face antérieure est la seule qui soit travaillée ; elle compte sept niches séparées par des colonnes torses et surmontées d'arceaux alternativement cintrés et brisés. Au milieu, le Christ assis dans sa cathèdre, parmi les palmiers du Paradis, les pieds sur la grosse tête qui symbolise le Ciel(1), harangue deux figures où l'on reconnaît soit les défunts(2), soit des survivants implorant pour le mort la miséricorde divine(3), soit les saints Pierre et Paul(4) figurés seuls faute de place pour représenter les dix autres Apôtres, soit peut-être tout simplement les hommes.

Dans les trois niches de gauche :

1. Daniel empoisonnant le serpent des Babyloniens.
2. Le Miracle de Cana.
3. Celui de l'Hémorrhoïsse.

Dans les trois niches de droite :

1. La Prédiction du triple reniement de saint Pierre.
2. La Guérison d'un Aveugle.
3. Le Miracle de la multiplication des pains.

(1) Roller, *Catacombes*, pl. LIX; Duruy, *Hist. des Romains*, VII, p. 140; Le Blant, *S. d'Arles*, p. 2 ; *id.*, *S. de Gaule*, p. 78.

(2) Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, p. XXXV, p. 17 et 53.

(3) *Id.*, p. 84 addit.

(4) Kondakoff, *Rev. arch.*, sér. 2, XXXIII, p. 369.

Le couvercle du sarcophage est d'un marbre plus beau que celui de la cuve. Il porte un cartouche à ailes, accosté d'un groupe de trois dauphins nageant dans des vagues agitées, décoration fréquente dès les sarcophages païens. Il n'y a pas d'inscription sur le cartouche.

A l'intérieur du sarcophage est un cercueil de plomb où gît encore le squelette du mort.

Une monnaie de Constantin trouvée dans le cercueil semble dater du IVe siècle[1] ce sarcophage très admiré[2]. Si c'est un des rares exemples où l'on remarque peu de souci de la symétrie des miracles représentés[3], c'est aussi une des rares sculptures où le Christ, revêtu de son caractère divin, soit imberbe et jeune comme dans les autres actes de sa vie humaine[4].

(1) *R. A.*, p. 315, en note.
(2) *R. A., ibid.*, 310, 316, 319; Villefosse, *Miss.*, p. 386.
(3) Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, p. XIII et 9.
(4) *Ibid.*, p. 29.

PLANCHE XIV

BRONZES

1. — MASQUE

provenant d'El Grimidi près du Caravansérail de Sidi-Aïssa, à 35 kilomètres d'Aumale.

L'oxydation a altéré le bronze; de plus cette face est brisée en plusieurs endroits. Le nez est droit, d'un beau style; la bouche, légèrement entr'ouverte; le front, plissé avec une sorte de tristesse; les yeux ne sont pas entièrement évidés. Travail excellent.

2. — CASQUE

de même provenance.

De tous les casques réduits en pièces, que l'on a trouvés au cours des fouilles du colonel Trumelet, c'est le seul qui ait pu être tant bien que mal rajusté. Ce monument est curieux; les casques entiers sont assez rares. La calotte de bronze ménage la place des oreilles. Le couvre-nuque est orné de dessins peu distincts. Aucune trace ni de mentonnières ni de nasal.

3. — PIED

provenant de Fouka.

Ce pied fourchu est surmonté d'une tête cornue « de Faune à oreilles droites et longues, les moustaches tombant à la chinoise », comme le décrivait Berbrugger. Il a probablement fait partie d'un trépied.

4. — LAMPE CHRÉTIENNE

provenant d'El Hadjeb. Hauteur 0.74.

Le pied pose sur trois griffes de lion. La tige est ornée en son milieu d'un filet à six pointes terminées en boules. La lampe a deux becs. L'ouverture par où l'on versait l'huile est surmontée d'un couvercle à charnière, qui forme une couronne fermée sur la croix de laquelle est posée la colombe, les ailes mi-closes. De chaque côté du récipient à huile, on voit le chrisme flanqué de l'α et de l'ω. La queue de la lampe forme un pied qui supporte le vase à encens, dont le couvercle est semblable à celui du réceptacle à huile, mais plus grand. Au-dessus du bec se distingue un dauphin, que l'on avait autrefois pris pour un oiseau qui becquette.

5. — VÉNUS

provenant de Cherchel. Hauteur 0.18.

Ce n'est pas une Vénus sortant de l'eau, comme le disait Berbrugger, mais une Vénus entrant au bain. Déjà nue, elle retire la sandale de son pied gauche. La conservation de cette belle statuette est parfaite, et la patine du métal est remarquable. C'est évidemment une œuvre hellénique : le modelé du corps, la finesse de la tête, l'élégance des cheveux font songer à quelque original de la grande époque.

6. — MAIN

provenant de Philippeville.

Cette portion de l'avant-bras gauche d'une statue virile est curieuse par les deux anneaux sur le cachet desquels est gravée une

ligne ondulée : l'un est à la seconde phalange du quatrième doigt, l'autre à la première de l'index.

7. — PIED DE CHEVAL

Même provenance, mais n'appartenant pas à la même statue, n'étant pas à la même échelle. Le pied de cheval est de grandeur naturelle, la main humaine est colossale.

PLANCHE XV

L'HIVER, MOSAIQUE D'AUMALE

Cette mosaïque, haute de 1.45 sur une largeur de 1.42, le cadre compris, contient un tableau qui n'a que 0.83 de haut sur une largeur de 0.77. Il est assez vraisemblable que cette figure représente l'Hiver, et il existait d'autres compartiments analogues, composant un ensemble dont nous n'avons presque rien.

Dans un marais figuré par des plantes hautes, papyrus ou roseaux(1), marche une femme nue, la tête et les épaules couvertes d'une peau de panthère dont la longue queue flotte derrière elle(2); elle est coiffée de roseaux(3). D'une main elle appuie sur son épaule une houe à deux fourchons, instrument de travail qui sert surtout dans la mauvaise saison, et attribut habituel des personnifications de l'Hiver(4). De l'autre main, elle tient deux canards, de ces oiseaux que l'on aimait à représenter à cause du jeu des couleurs de leur

(1) Cf. Philostrate (trad. Bougot), I, 9; mosaïque d'Hadrumète, de La Blanchère, *Bull. arch.*, 1888, p. 471; et *Exposition du service des Antiquités et des Arts de la Régence de Tunis, Expos. univers., Palais Tunisien, descr.*, p. 5.

(2) Cf. cette même peau de panthère sur les Bacchus de la mosaïque de Lambèse, et de celle d'Ouled-Agla (Poulle, *Const.*, sér. 3, IV, p. 424).

(3) Sur l'usage de représenter les Saisons par des figures de femmes, dans les mosaïques romaines, cf., outre celle de Lambèse, à Rome même, celle de la Porta Portese (*C. L.* Visconti, *Bull. munic.*, 1886, fasc. 4), celle de Saint-Jean-de-Latran au Vatican (Masqueray, *B. C. A.*, IV, p. 174). Pour la représentation des mois, cf. deux mosaïques de Carthage, 1° Beulé, *Fouilles à Carthage*, 1861, p. 37; 2° 1889, *Expos. univers.*, *Palais Tunisien, descr.*, p. 4, et Delattre (*Epigr. chrét. de Carthage*. Paris, Fournier, 1890, p. 8): précisément la mosaïque des environs du Bordj-Djedid contient la liste des mois et des saisons de l'année, et le personnage qui figure *Febrarius* porte deux canards; 3° une petite mosaïque du Musée de Saint-Louis de Carthage, encore inédite, suivant le P. Delattre, et qui représente une femme, vêtue cette fois d'une ample robe, mais portant, comme ici, dans les cheveux, des feuilles de roseaux, sur l'épaule, une houe à deux fourchons, dans la main un objet indistinct qui peut être un couple de canards.

(4) Mosaïque de Lambèse (Poulle, *ibid.*, II, p. 190). Cf. peintures d'Herculanum (Roux et Barré, V, p. 108, pl. 57).

plumage[1], et aussi à chasser[2], et qui précisément étaient une allusion à l'humidité des mauvais jours[3].

La technique de cette pièce est simple, le mouvement libre et les couleurs riches. L'encadrement, que notre planche n'aurait pu reproduire sans trop réduire les proportions de la figure, est des plus soignés. Chacun des côtés, d'égale longueur à 0.03 près, offre des grecques qui courent autour de quatre dés; ornementation qui est censée saillir et recevoir les rayons d'un foyer de lumière fictif, placé à gauche de l'image dans le bas et dirigé suivant un angle de 45°. Les lignes des carrés et les frettes des grecques projettent des ombres et des pénombres dont le mosaïste a soigneusement varié les tons : les ombres des carrés sont de couleur brune, les pénombres jaune clair, et, des deux grecques, l'une a des pénombres lilas et des ombres lie de vin, l'autre des pénombres grises et des ombres vertes. La figure du panneau central est aussi des mieux nuancées. Le jeu de la lumière sur le corps de la femme nue, la figure, d'ailleurs assez lourdement traitée, la peau de panthère mouchetée de lilas et de noir sur un fond gris, la houe jaune avec ses fourchons d'un lilas grisâtre mêlé de cubes noirs, surtout le couple de canards, avec le bec rouge, la tête et le haut du cou verts, le dessus de la tête bordé de noir, le milieu du corps jaune, le dessous vert, l'heureux mouvement par lequel les deux oiseaux cherchent à redresser la tête, le tout compose un tableau bien dessiné, et surtout extrêmement bien nuancé.

(1) Cf. Philostrate, *loc., cit.* et II, 26; pavement d'une salle à manger de Bordj el Kantara en Tunisie (Gilbert, *Bull. arch.*, 1885, p. 122); *tabula lusoria* de Timgad (Poulle, *loc. cit.*, II, p. 243 sqq.; *Ephem. epigr.*, V, n° 1270).

(2) Mosaïque d'Hadrumète, voir plus haut.

(3) Cf. Clarac, III, pl. 448, n° 822; vase de l'Ermitage, *Antiq. du Bosph. Cimm.*, pl. 35, 3 et 4 et *Compte rendu de S. P.*, 1863, p. 45 sqq.

PLANCHE XVI

NÉRÉIDE, MOSAIQUE D'AUMALE

Cette mosaïque, haute de 0.91 sur une largeur de 1.32, n'a presque plus d'encadrement. Elle représente une Néréide sur un monstre marin.

A demi-couchée sur cet animal non ailé, qui est semblable à un loup par la tête, à un cheval par les oreilles, à un poisson par la queue, cornu comme le Neptune d'Aïn-Temouchent[1] et l'un des Centaures marins de Tebessa[2], la Néréide parle à cette bête, qui nage rapidement. A demi nue, un double cercle d'or à chaque bras, un autre au poignet droit et un autre à la cheville droite, elle est fort jolie. De la main droite elle tient les plis de cette draperie que les Néréides éploient d'habitude au-dessus de leur tête; de la main gauche elle saisit et pince d'un geste distrait les cordes d'une lyre que lui tend ou lui soutient[3] un Amour nu, assis sur la queue du monstre, l'aile ouverte[4]. Les vagues de la mer sont calmes. Un dauphin précède le groupe et bondit avec joie; un autre semble s'éloigner[5].

Le dessin est généralement bon, sauf pour le cou du monstre, qui est gauche et difforme. Les tons de ce panneau sont assez beaux. La Néréide et l'Amour ont des cheveux blonds où se mêlent de légères tresses brunes; celle-là est plutôt rose, et le petit génie plutôt jaune, et les nuances du teint de leur corps sont assez curieusement indiquées. Le vêtement qui couvre le

(1) Sur le sens prophylactique de cet appendice, cf. l'inscription de cette mosaïque même, *C. I. L.* VIII, 8509.

(2) Allotte de la Fuye, *loc. cit.*, p. 204.

(3) Cf. la lyre d'Orphée sur diverses mosaïques d'Afrique, celle de Cherchell (Waille, *B. C. A.*, IV, p. 125; Villefosse, *R. A. F.*, V, p. 394), celle de Tanger (Villefosse, *B. A. A.*, II, p. 359), et une autre de provenance inconnue (*ibid.*, p. 396).

(4) Cf. Clarac, II, pl. 206, n° 75.

(5) Cf. mosaïque de Constantine (Louvre, etc...)

bas du corps de la demi-déesse est d'un jaune qui tire sur le rouge; les plis de l'étoffe sont figurés en brun foncé, en vert clair, en lilas grisâtre, en lie de vin et en rouge. Les ailes de l'Amour sont nuancées de bleu, de gris, de brun clair; le monstre, d'une belle couleur glauque harmonieusement fondue, a les crêtes du cou rouges, les crins de la mâchoire inférieure lilas et grisâtres, la tête verte avec des oreilles bleuâtres, l'œil jaune, les naseaux et l'ombre des cornes lilas clair, la gueule jaune, avec les nombreuses dents bien indiquées en lilas foncé; les nageoires des pattes de devant sont de ton lilas, les petits ailerons du dessous, rouges par derrière. La lyre a ses cornes violettes et bordées de noir, les cordes jaunes. Les vagues de la mer sont indiquées comme d'habitude. Les dauphins sont aussi de couleur glauque, avec l'aileron noir, les ouïes rouges, la nageoire inférieure lilas clair.

PLANCHE XVII

MOSAIQUES D'OUDENA *(Uthina)*, EN TUNISIE

Ces trois fragments sont bien inférieurs aux précédents panneaux comme conservation. Les couleurs en ont presque entièrement disparu, et les restaurations qui ont été faites sont aussi laides et maladroites que possible. Elles se distinguent, sur notre planche, au premier coup d'œil. Tous ces fragments proviennent, dit-on, d'un bassin, ce qui explique leur forme concave.

1. — NEPTUNE DEBOUT SUR SON CHAR

traîné par deux chevaux marins.

Le haut de ce panneau est détruit, et a été restauré sans goût au pinceau. Les couleurs de ce qu'il en reste sont assez belles, pourvu qu'on les mouille, ce qui ne peut que nuire à la conservation du monument. Dimensions calculées comme précédemment, 0.89, 0.84, 0.64.

2. — NÉRÉIDE SUR UN MONSTRE MARIN

tenant un bouclier sur la cuisse.

La tête est une affreuse restauration au pinceau, ainsi que tout le haut du panneau. Largeur calculée à plat sur la mosaïque, 0.58; largeur de la corde, 0.57; hauteur 0.57.

3. — L'AMOUR SUR UN DAUPHIN

appuyé sur un trident.

C'est le plus joli des trois morceaux. Entièrement nu, l'Amour penche la tête sur l'épaule droite, et surveille la marche du dauphin, qu'il règle avec une longue bride. Dimensions, calculées comme précédemment, 0.48, 0.45, 0.64.

TABLES

INDEX

F

G

H

I

J

K

L

S

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES PLANCHES

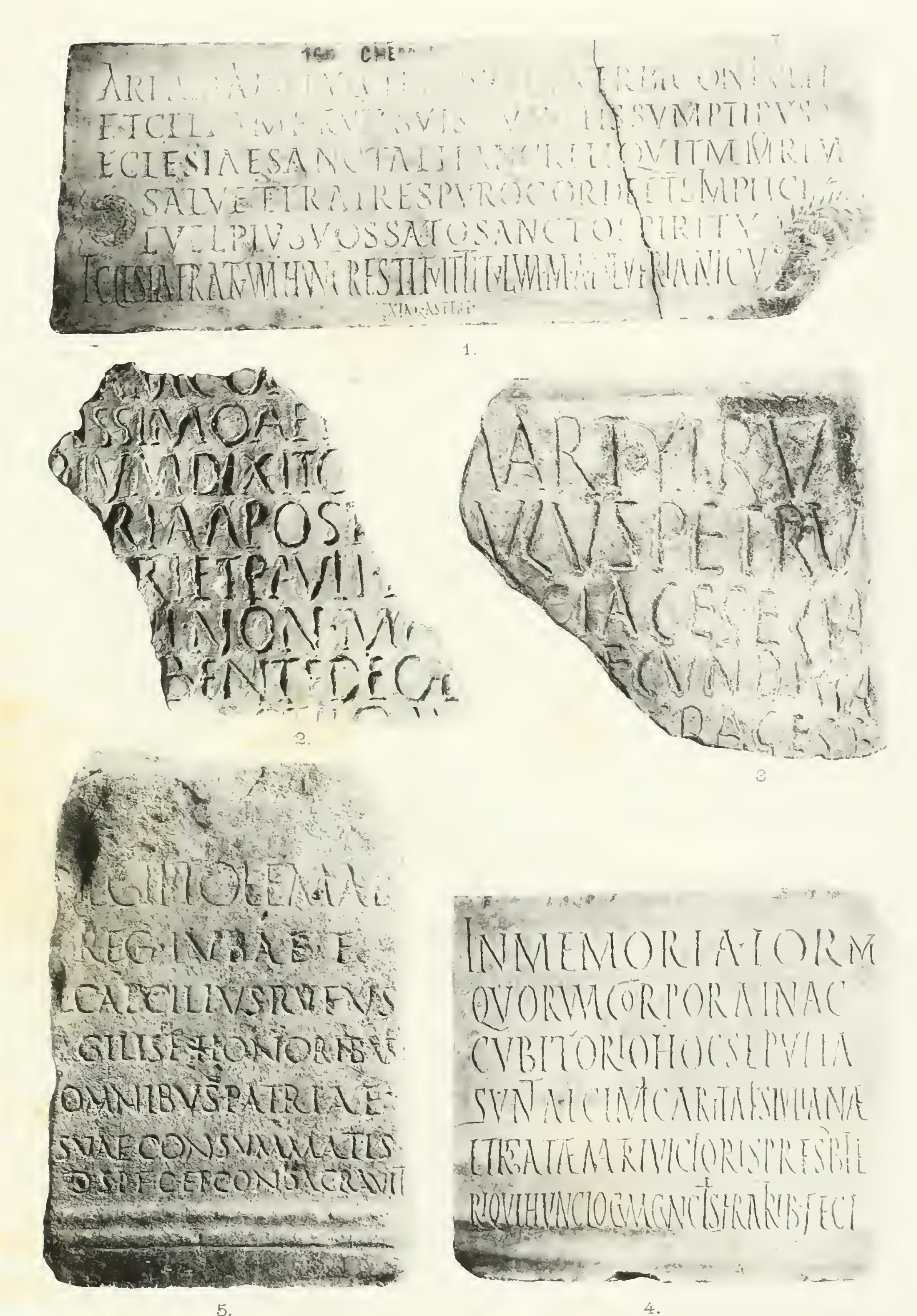
TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.



PHOTOTYPIE BERTHAUD, PARIS

COUR DU PALAIS DE MUSTAPHA-PACHA
(BIBLIOTHEQUE-MUSEE)



1. 2. 3. 5. 4.

INSCRIPTIONS LATINES



1. 2. 3. 4. 5.

STÈLES PROVENANT DU VIEIL-ARZEU



STÈLES DIVERSES, ET IDOLE DU VIEIL-ARZEU



PHOTOTYPIE BERTHAUD, PARIS

STÈLES DIVERSES, ET BAS-RELIEF D'ABEKKAR



STÈLE LIBYQUE D'ABIZAR

Pl. VII



Dessin J. Dardin — Ebné Imp

LA VENUS DE CHERCHEL

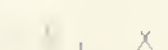


NEPTUNE COLOSSAL DE CHERCHEL

3

Eudes Imp

STATUES ET GROUPE PROVENANT DE CHERCHEL



1 2 3

4 5 6

7 8

9 10 11

Heliog Dujardin Eudes imp

TÊTES DE DIVERSES PROVENANCES




CARTHAGE
214


217
CARTHAGE



1. 2. 3. 4. 5. 6.

SCULPTURES PROVENANT DE CARTHAGE



958
DELLIS



Helioq Dujardin. Eudes imp

BRONZES



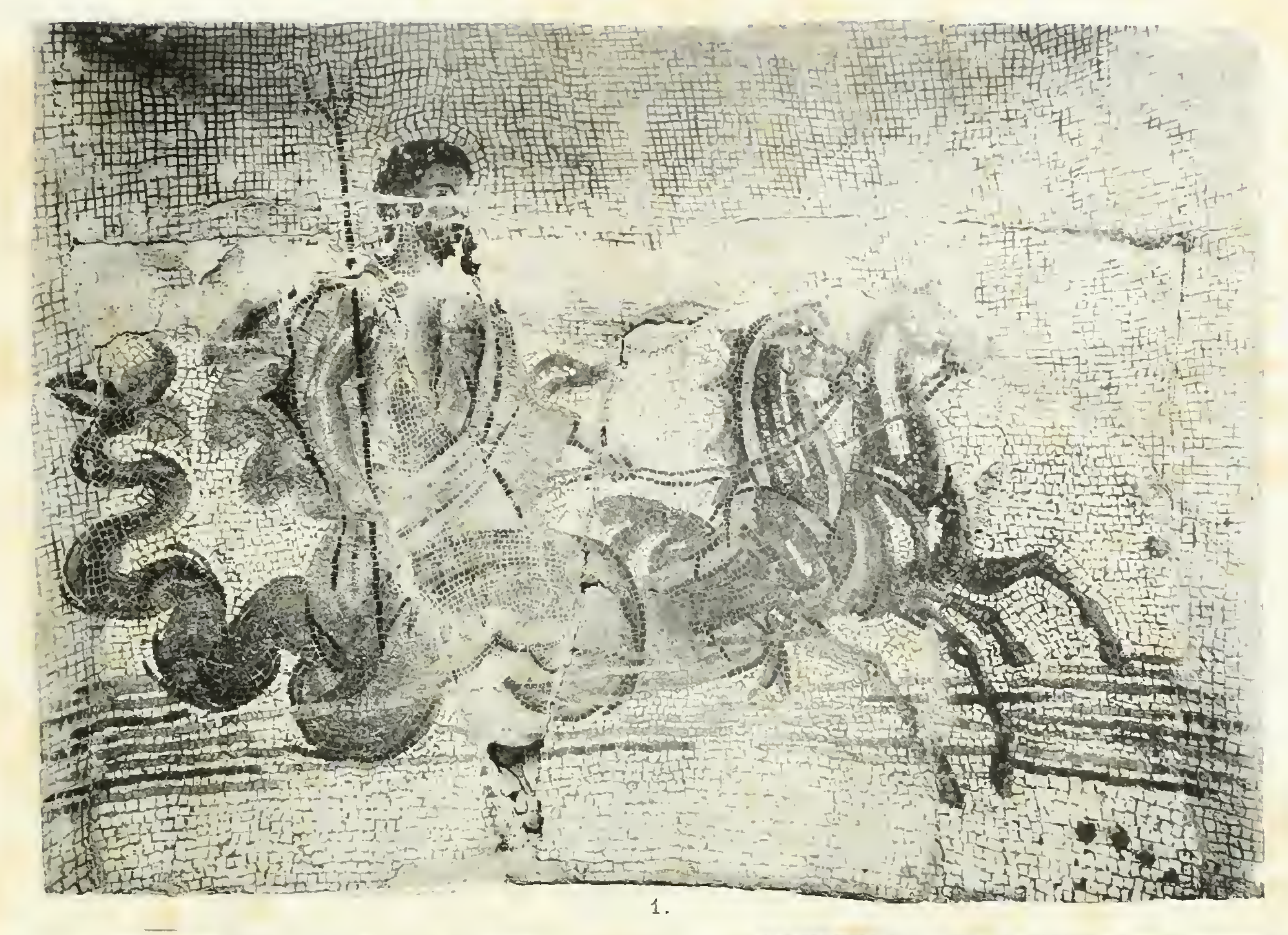
PHOTOTYPIE BERTHAUD, PARIS

L'HIVER, MOSAÏQUE D'AUMALE



PHOTOTYPIE BERTHAUD, PARIS

NÉRÉIDE, MOSAÏQUE D'AUMALE



1.



2.



3

MOSAÏQUES D'OUDENA, EN TUNISIE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

MUSÉES

ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES

DE L'ALGÉRIE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE

M.-R. DE LA BLANCHÈRE

Musée d'Alger (en vente). — *Musée de Constantine* (sous presse).

Musée de Cherchel. — Musée d'Oran. — Musée du Praetorium de Lambèse.

Musée de Philippeville, etc...

ALBUM ARCHÉOLOGIQUE

DES

MUSÉES DE PROVINCE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

ROBERT DE LASTEYRIE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Publié en fascicules in-4, avec planches en héliogravure, chromolithographies, etc.

Le premier fascicule est en vente

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND.